

LE ROYAUME DE LA POUDRE

Studio Thriller



Le Royaume de la Poudre

Par Studio Thriller

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Incident Déclencheur : Le Sang de l'Ambassadeur	4
Chapitre 2 : La Signature Chimique	10
Chapitre 3 : L'Infiltration du Cercle d'Or	16
Chapitre 4 : Le Témoin de l'Ombre	23
Chapitre 5 : Fausse Piste : Le Cartel de Medellin 2.0	30
Chapitre 6 : L'Interférence des Services Secrets	36
Chapitre 7 : La Connexion Portuaire	43
Chapitre 8 : Révélation : L'Architecte Logistique	49
Chapitre 9 : La Chute de l'Infiltré	56
Chapitre 10 : L'Évasion et l'Assaut Final	62
Chapitre 11 : Le Climax : Duel au Sommet	68
Chapitre 12 : Le Twist Final : Le Maître des Marionnettes	75

Chapitre 1

L'Incident Déclencheur : Le Sang de l'Ambassadeur

****CHAPITRE : L'Incident Déclencheur : Le Sang de l'Ambassadeur****

Anvers. Zone Nord. 04h12.

L'air est une soupe épaisse. Un mélange de kérosène brûlé, de sel de la mer du Nord et de café rance s'échappant des thermos des dockers. L'humidité n'est pas celle de la Belgique. Elle est anormale. Elle colle aux poumons comme une sueur tropicale, vestige de la cargaison qui vient de traverser l'Atlantique.

Le port est un monstre de ferraille. Des portiques géants découpent le ciel charbonneux. Sous les projecteurs halogènes, la brume prend une teinte jaunâtre, malade.

Le Commandant Marek Van Daal crache le reste de son expresso froid. Ses doigts tremblent légèrement. Pas la peur. La caféine et le manque de sommeil. Derrière lui, le terminal 44 est bouclé. Les gyrophares bleus hachent l'obscurité.

— Le sceau était intact, Marek.

C'est Dewitt qui parle. Le légiste. Il porte une combinaison blanche qui le fait ressembler à un astronaute égaré dans une décharge.

— Intact ? répète Van Daal.

— Scellé à Puerto Bolívar. Vérifié à la sortie du canal de Panama. Inspecté à la mer. Le plomb de sécurité n'a pas une égratignure.

Van Daal s'approche du conteneur. Un bloc d'acier Corten de douze mètres, immatriculé *H-9921*. L'odeur change à mesure qu'il s'approche. Ce n'est plus le port. C'est une odeur de décomposition chimique, sucrée et écœurante. L'odeur de la jungle qui pourrit sous le plastique.

Il entre.

L'intérieur est tapissé de sacs de café de Colombie. Des milliers. Mais au centre, une alcôve a été aménagée. Un sanctuaire de fortune au milieu du grain.

L'ambassadeur Julian Von Hoensbroech est assis sur une caisse de bois. Sa tête est renversée en arrière contre la paroi métallique. Ses yeux, d'un bleu d'opale, fixent un point invisible au plafond. Il porte un costume sur mesure de chez Savile Row, désormais souillé par ses propres fluides. Ses narines sont tapissées d'une croûte blanche.

Un ambassadeur de l'Union Européenne. Mort d'une overdose dans une boîte de conserve au milieu de 150 millions de dollars de marchandise.

— On a pesé ? demande Van Daal, sa voix n'est qu'un murmure de papier de verre.

— Cinq cents kilos, répond une voix derrière lui.

C'est Sarah Miller, de l'Office Central de Répression du Trafic Illicite de Stupéfiants (OCRTIS). Elle pianote sur un terminal portable, l'un de ces nouveaux ordinateurs de terrain dont la mémoire pèse moins qu'une brique de coke mais coûte dix fois son prix.

— Pureté ?

— C'est là que ça devient dingue, Marek. Les tests préliminaires annoncent 99,8 %.

C'est chimiquement impossible pour une production de masse. C'est de la qualité

laboratoire. De la neige chirurgicale.

Van Daal s'accroupit près du corps. À côté de la main inerte de l'ambassadeur, un pain de poudre a été éventré. Sur le plastique protecteur, un marquage rouge sang. Un sceau.

Ce n'est pas le traditionnel dauphin des cartels de Cali, ni le scorpion de Medellin.

C'est une couronne fermée, surmontant un léopard couché. Un blason héraldique complexe. Ancien.

— Le Sceau Royal, souffle Sarah en consultant sa base de données. Le système ne donne rien. Aucune archive Interpol. Aucun profil de renseignement. C'est comme si cette organisation n'existait pas hier.

Soudain, le sol tremble.

Une déflagration sourde déchire le silence du port. À deux kilomètres de là, une colonne de feu s'élève vers le ciel. Une voiture piégée. Puis une deuxième. Le fracas du métal qui se tord parvient jusqu'à eux, suivi par le hurlement lointain des sirènes.

— Ils font diversion, grogne Van Daal. Ou ils célèbrent l'arrivée du Roi.

Il se relève, ses genoux craquent. L'ambassadeur Von Hoensbroech n'était pas un junkie. C'était un homme de pouvoir, un médiateur de l'ombre. S'il est mort ici, c'est qu'il n'était pas le client. Il était la garantie.

— Regarde ça, Marek.

Sarah lui tend le terminal. L'écran à cristaux liquides affiche des lignes de code vert fluo. La première banque de données informatisée des douanes belges vient de

cracher un résultat croisé.

— Le numéro de série du conteneur, continue Sarah. Il n'appartient pas à la compagnie maritime.

— À qui alors ?

— À une société écran basée à Bruxelles. "Regnum Pulveris". Le Royaume de la Poudre. Propriété d'une fondation caritative dont le siège est dans une zone blanche de l'Amazonie. Une zone qui n'est répertoriée sur aucune carte officielle depuis 1974.

Van Daal sort un mouchoir, essuie la buée sur son front. L'humidité tropicale semble s'intensifier à l'intérieur du conteneur. Il a l'impression que les murs d'acier se rapprochent.

— Marek, regarde sa main, dit Dewitt.

Le légiste soulève délicatement les doigts de l'ambassadeur. Sous les ongles, une terre noire, grasse. Une terre qui ne vient pas d'Anvers. Et dans sa paume, un objet que personne n'avait vu au premier coup d'œil.

Une pièce d'or. Lourde. Frappée du même léopard que sur les pains de drogue.

Van Daal prend la pièce. Elle est chaude. Comme si elle sortait d'une forge. Ou d'un corps encore vivant il y a quelques secondes.

— Il y a une inscription sur la tranche, note Sarah en s'approchant.

Van Daal approche la pièce de la lumière crue de sa lampe torche. Les lettres sont fines, gravées avec une précision diabolique. Un latin archaïque.

« Rex advenit. Pulvis sumus. »

(Le Roi arrive. Nous sommes poussière.)

À cet instant, le talkie-shack de Van Daal crachote. Une voix paniquée sature le canal.

— *Commandant ! Ici le périmètre Sud ! On a un problème ! Le système informatique central... il s'efface ! Tout s'efface ! Les manifestes, les noms, les saisies...*

Van Daal regarde l'écran de Sarah. Les lignes de code vert commencent à défiler à une vitesse folle, se transformant en un chaos de symboles illisibles.

— Quelqu'un a lancé un virus ? demande Sarah, les yeux écarquillés.

— Non, répond Van Daal en regardant le corps de l'ambassadeur qui semble presque sourire dans l'ombre. Quelqu'un réécrit l'histoire.

Le sol tremble à nouveau. Cette fois, ce n'est pas une bombe.

C'est le portique géant, juste au-dessus d'eux. Les câbles d'acier gémissent. Les freins hydrauliques lâchent dans un sifflement de vapeur.

Le conteneur de 40 tonnes suspendu au-dessus du leur commence sa chute libre.

Van Daal a juste le temps de croiser le regard de Sarah.

— Courez !

Le fracas de l'acier contre l'acier plonge le monde dans le noir.

****CLIFFHANGER : ****

Tandis que la poussière retombe sur le carnage du terminal 44, à trois mille kilomètres de là, dans un palais de marbre blanc caché sous la canopée amazonienne,

un téléphone satellite sonne. Une main gantée de blanc décroche.

— L'ambassadeur a été livré, dit une voix à l'autre bout du fil.

— Et la marchandise ?

— Elle est déjà dans les veines de l'Europe.

La main gantée raccroche. Sur le bureau, une carte d'Anvers est épinglée. Au centre, une tache de sang frais marque l'emplacement exact du Commandant Van Daal.

Chapitre 2

La Signature Chimique

CHAPITRE : LA SIGNATURE CHIMIQUE

Le silence est une blessure.

Sous la carcasse broyée du conteneur de quarante tonnes, la poussière de fer et d'amiante danse dans les faisceaux des projecteurs de secours. Van Daal ouvrit les yeux. Un filet de sang chaud coulait de son arcade sourcilière, traçant un chemin poisseux jusqu'à sa mâchoire. À quelques centimètres de son visage, l'acier du portique s'était immobilisé, stoppé dans sa course folle par un monticule de palettes de bois densifié.

Un miracle à deux doigts de l'écrasement.

— Sarah ?

Sa voix n'était qu'un râle, étouffé par le vacarme des gyrophares qui commençaient déjà à saturer l'enceinte du Terminal 44.

— Là... Je suis là.

Elle émergea de l'obscurité, le visage couvert d'une suie grise, mais les yeux brûlants d'une rage froide. Elle tenait encore son arme, le doigt le long du pontet. Elle ne tremblait pas. Pas encore.

Autour d'eux, le port d'Anvers ressemblait à un champ de bataille. L'odeur du

kérosène brûlé s'échappait des réservoirs crevés d'un chariot cavalier, se mélangeant à l'arôme âcre d'un café renversé quelque part dans les bureaux de douane éventrés. L'humidité de l'Escaut, cette moiteur belge qui s'insinue dans les os, collait leurs vêtements à leur peau.

Van Daal se redressa péniblement. Il ramassa un petit sachet de plastique scellé, éjecté du conteneur lors de l'impact. À l'intérieur, une poudre d'un blanc spectral.

— On a survécu à une tentative d'exécution, souffla Sarah en regardant le chaos.

— Ce n'était pas une exécution, répondit Van Daal en fixant le sachet. C'était un nettoyage de scène de crime. Ils ne voulaient pas nous tuer. Ils voulaient enterrer la marchandise.

****Laboratoire Central de la Police Fédérale, Bruxelles. 03h12.****

L'ambiance changea radicalement. Fini le fracas de l'acier. Place au bourdonnement stérile des extracteurs d'air et au cliquetis des claviers. L'odeur du café brûlé était ici une constante, une religion pour les techniciens de garde.

Le docteur Aris Thorne, un homme dont le visage semblait fait de parchemin usé, ajusta ses lunettes. Devant lui, sur un écran haute résolution, une courbe chromatique s'affichait en temps réel. Le spectromètre de masse travaillait. Chaque pic, chaque vallée sur le graphique racontait une histoire.

Van Daal attendait, appuyé contre une pailleuse, une compresse stérile sur le front.

— Alors ? demanda le Commandant. C'est de la pure ?

Thorne laissa échapper un rire sans joie. Il pointa un index décharné vers un pic

anormalement élevé sur l'écran.

— « Pure » est un mot de romancier, Van Daal. Ce que vous m'avez apporté, c'est de l'ingénierie moléculaire de haut vol. Ce n'est pas de la cocaïne de cartel. Enfin, pas seulement.

Sarah s'approcha, les bras croisés sur sa veste de cuir griffée.

— Développez, docteur.

— La base est végétale, certes. Cocaier colombien, probablement de la région du Guaviare. Mais le processus d'extraction a été modifié. Ils n'ont pas utilisé d'essence ou d'acide sulfurique artisanal. Ils ont utilisé un précurseur synthétique appelé *N-Alpha-Methyl-Benzylamine* modifié par un catalyseur radio-isozyme.

Van Daal fronça les sourcils.

— En français ?

— C'est un traceur, expliqua Thorne. Une signature chimique invisible à l'œil nu, indétectable pour les tests de terrain habituels. Elle agit comme un GPS moléculaire. Si vous savez ce que vous cherchez, vous pouvez suivre cette drogue à la trace, partout dans le monde. Mais il y a un problème.

Thorne pianota sur son clavier. Une carte du monde apparut. Des points rouges s'allumèrent.

— Ce catalyseur spécifique n'est pas produit à Medellin. Ni à Cali. Il sort d'un complexe industriel bien précis. Une « zone grise » située dans la plaine de la Bekaa, à la frontière libano-syrienne. Le complexe d'Al-Qusayr.

Le silence retomba sur le laboratoire. Sarah débloqua son téléphone. Les premières banques de données informatisées de l'Interpol — un système encore balbutiant en

cette fin de décennie, mais déjà redoutable — affichèrent des fiches de renseignements classées "Secret Défense".

— Al-Qusayr... murmura Sarah. C'est un centre de production de précurseurs chimiques officiellement géré par une holding écran. Mais officieusement, c'est un hub pour le financement de groupes paramilitaires au Moyen-Orient.

— On change d'échelle, dit Van Daal, sa voix devenant plus grave. On ne traque plus des mules ou des dockers corrompus. On traque un pipeline géopolitique.

Thorne coupa l'affichage.

— Il y a plus inquiétant, Commandant. Ce traceur n'est pas là pour surveiller la qualité. Il est conçu pour réagir à un agent extérieur. C'est une clé chimique. Si vous saturez cette poudre avec un certain type de gaz, elle devient... autre chose.

— Une arme ? risqua Sarah.

— Un poison neurotoxique foudroyant, corrigea Thorne.

Pendant ce temps, à trois mille kilomètres de là.

L'humidité tropicale de l'Amazonie ne ressemblait pas à celle d'Anvers. Elle était vivante, grouillante, saturée d'odeurs de décomposition et de fleurs carnivores.

Dans le palais de marbre blanc, l'homme aux gants blancs marchait sur les terrasses surplombant la canopée. Le téléphone satellite vibra à nouveau.

— L'analyse à Bruxelles a commencé, dit la voix. Van Daal est vivant.

— C'est un détail, répondit l'homme d'une voix monocorde, sans accent discernable. Van Daal est un chien qui court après une voiture. Même s'il la rattrape, il ne saura pas quoi en faire.

— Et pour la signature ? Ils vont remonter jusqu'au complexe d'Al-Qusayr.
— Qu'ils y aillent. Le Moyen-Orient est un cimetière pour les certitudes occidentales. Envoyez l'équipe de nettoyage à Beyrouth. Et prévenez nos "amis" au sein du Conseil de Sécurité. Le Royaume de la Poudre ne tolère aucune fuite.

L'homme aux gants blancs s'arrêta devant une immense cage de verre. À l'intérieur, des centaines de papillons monarques aux ailes d'un bleu électrique s'agitaient. Il ouvrit une petite trappe et y versa une pincée de la poudre blanche récupérée dans un flacon scellé.

En quelques secondes, les papillons s'effondrèrent, leurs ailes virant au gris cendré avant de se désintégrer.

— Magnifique, murmura-t-il.

Anvers. Terminal 44. 05h45.

Van Daal était revenu sur les lieux du crash. Il ignorait les ordres de sa hiérarchie lui demandant d'aller passer un scanner à l'hôpital. Il marchait au milieu des débris, une lampe torche à la main.

Il s'arrêta devant le conteneur qui avait failli les tuer. Sur la paroi d'acier tordue, il remarqua un petit symbole, poché à la peinture noire, presque invisible sous la crasse.

Un œil entouré d'une couronne d'épines. Le même symbole qu'il avait vu dix ans plus tôt, lors d'une opération ratée dans la jungle bolivienne.

Son sang se glaça. Ce n'était pas une guerre pour de la drogue. C'était une guerre pour la réécriture des nations. La cocaïne n'était que le carburant d'un moteur bien plus

vaste et destructeur.

Son talkie-walkie grésilla. La voix de Sarah était blanche de peur.

— Commandant, revenez au QG. Tout de suite.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Les serveurs de la banque de données... Quelqu'un vient de les effacer. À distance. Toutes les preuves sur Al-Qusayr, toutes les analyses de Thorne... Tout a disparu.

— Et Thorne ?

Un silence de mort à l'autre bout du fil. Puis, le bruit d'une sirène de pompiers en arrière-plan.

— Le labo, Van Daal... Le labo vient d'exploser.

Van Daal leva les yeux vers le ciel d'Anvers qui commençait à jaunir. Il réalisa brusquement que la tache de sang sur sa carte, au palais de l'Amazonie, n'était pas un avertissement. C'était un arrêt de mort déjà signé.

Il plongea la main dans sa poche et serra le seul échantillon qui lui restait, celui qu'il n'avait pas donné à Thorne.

Le traceur chimique. La seule chose qui le liait encore à la vérité.

Soudain, le laser rouge d'un fusil de précision se posa exactement sur le sachet de poudre dans sa main, avant de remonter lentement vers son cœur.

****CLIFFHANGER : ****

Van Daal ne bougea pas. Il savait que le tireur attendait un geste de sa part. Mais ce n'était pas un tir qu'il entendit. Ce fut le bip régulier d'un détonateur, fixé juste sous le réservoir de kérosène à deux mètres de lui. Le compte à rebours affichait : *00:03*.

Chapitre 3

L'Infiltration du Cercle d'Or

CHAPITRE : L'INFILTRATION DU CERCLE D'OR

****Anvers. Trois secondes.****

L'air s'était cristallisé. Van Daal n'avait pas fermé les yeux. Le détonateur avait émis un dernier bip, une note aiguë, presque joyeuse, avant que l'univers ne bascule dans un blanc absolu.

À sept mille kilomètres de là, Elias Thorne n'entendit pas l'explosion. Mais il en ressentit l'onde de choc dans les circuits de son oreillette. Un grésillement statique. Le signal de Van Daal venait de s'éteindre sur son moniteur de poignet.

Thorne ne cilla pas. Un agent d'élite ne porte pas le deuil en mission. Il l'enterre sous une couche de glace.

****Dubai. 02h14.****

La chaleur était une morsure. Une humidité tropicale, poisseuse, inhabituelle pour le désert, collait la chemise en soie d'Elias à son dos. Il se tenait sur le tarmac privé de l'aéroport Al-Maktoum. L'air saturé sentait le kérosène brûlé et le café noir, celui qu'on laisse bouillir trop longtemps sur les réchauds des terminaux de fret.

Devant lui, le « Cercle d'Or ».

Ce n'était pas un club. C'était un bunker de verre et d'acier niché au cœur de la zone franche. Officiellement, une société de gestion de fortune. Officieusement, le poumon financier du Royaume de la Poudre.

— Monsieur Thorne ?

L'homme qui l'accueillait s'appelait Malik. Un colosse en costume de lin dont le regard ne quittait jamais les mains d'Elias. À Dubaï, la politesse est une arme blanche. On sourit, mais on vérifie la portée de votre lame.

— La cargaison est en retard, Malik, dit Thorne d'une voix neutre. Les banquiers n'aiment pas attendre.

— Le protocole est le protocole. Le Cercle n'ouvre ses portes qu'après la pesée.

Ils marchèrent vers un hangar massif. À l'intérieur, le contraste était brutal. Des serveurs informatiques de première génération — des mastodontes IBM ronronnant dans un froid polaire — s'alignaient contre des murs où pendaient encore des crocs de boucher rouillés. C'était l'ADN de cette organisation : la brutalité de la jungle mariée à la précision du silicium.

Sur une table en acier chirurgical, trois sacs de sport.

Malik en ouvrit un. La « Poudre ».

Elle ne ressemblait pas à la cocaïne des cartels colombiens. Elle n'était pas floconneuse. Elle était dense, d'un blanc mat, presque métallique sous les néons. Thorne s'approcha. Il sentit l'odeur caractéristique : un mélange de sel marin et d'ozone.

— On m'a dit que c'était le futur, murmura Thorne.

— Le futur ne se sniffe pas, Monsieur Thorne, répondit Malik en plongeant une sonde électronique dans le sac. Il se calcule.

Thorne observa l'écran de la sonde. Ce qu'il vit lui glaça le sang, plus que l'air conditionné. Les données binaires défilaient à une vitesse folle. Ce n'était pas un test de pureté chimique. C'était un transfert de clés de chiffrement.

Il comprit instantanément.

La poudre n'était pas seulement une drogue. Chaque micro-gramme de cette substance servait de support physique à des données cryptées. Un disque dur moléculaire. Une monnaie d'échange invisible, intraçable par les satellites de la NSA ou du GCHQ.

— Le poids est correct, annonça Malik. Le Cercle vous attend.

Ils franchirent une porte blindée au fond du hangar. L'ascenseur les propulsa au trentième étage d'une tour sans nom.

Quand les portes s'ouvrirent, l'ambiance changea. On n'était plus dans un hangar, mais dans une cathédrale de données. Des terminaux informatiques, reliés par des kilomètres de câbles noirs, occupaient le centre de la pièce. Autour, des hommes en keffieh et des Russes au visage couturé de cicatrices discutaient à voix basse devant des graphiques boursiers.

Au centre de la table de conférence, un objet détonnait : un prototype de missile de courte portée, désossé. Sa tête chercheuse brillait d'un éclat bleuté.

— Monsieur Thorne, bienvenue au cœur du réacteur, dit une voix traînante.

L'homme qui s'avança était maigre, presque ascétique. Viktor Drazen. L'architecte du réseau.

— Vous avez apporté les codes ? demanda Drazen.

Thorne sortit de sa poche une mallette en titane. À l'intérieur, le capteur qu'il avait volé à Anvers avant le départ de Van Daal.

— J'ai mieux que des codes, répondit Thorne. J'ai le déclencheur. Mais avant, je veux voir la destination. Je ne blanchis pas de l'argent pour des fantômes.

Drazen sourit. Un sourire sans dents, une fente sombre dans son visage parcheminé.

— Vous croyez que nous vendons du rêve ? Regardez.

Il tapa une commande sur un clavier mécanique. Sur le mur d'écrans, des images satellites s'affichèrent. Ce n'étaient pas des champs de coca. C'étaient des usines d'armement en Europe de l'Est et des laboratoires de nanotechnologie en Asie.

— La poudre est notre étalon-or, expliqua Drazen. Elle est stable. Elle ne subit pas l'inflation. Un kilo de poudre équivaut à dix têtes nucléaires tactiques. Nous avons créé une économie de guerre parallèle. Le SWIFT est mort, Thorne. Le Cercle d'Or est la nouvelle banque centrale de la terreur.

Thorne s'approcha des terminaux. Ses doigts effleurèrent le clavier. Il devait implanter le virus. Le « traceur chimique » dont parlait Van Daal n'était pas qu'une substance, c'était aussi un code source capable de corrompre les banques de données du Cercle.

Il sentit la sueur perler sur sa tempe. Le risque était total.

Soudain, une alerte retentit. Un bip strident. Le même que celui du détonateur d'Anvers.

Les regards se tournèrent vers Thorne. Malik posa la main sur son holster.

— Un problème, Monsieur Thorne ? demanda Drazen, ses yeux se rétrécissant.

— Une interférence, répondit Thorne, gardant son calme de prédateur. Votre système de refroidissement est obsolète. Il sature les fréquences.

Il inséra discrètement la clé USB camouflée dans son briquet de luxe.

Chargement : 12%... 24%...

Sur l'écran principal, une fenêtre s'ouvrit brutalement. Ce n'était pas le virus. C'était un flux vidéo en direct.

Thorne sentit son cœur rater un battement.

L'image montrait les décombres fumants du labo d'Anvers. Au milieu des ruines, un homme en uniforme de démineur tenait un sachet de poudre. L'homme leva les yeux vers la caméra. Il portait un masque, mais Thorne reconnut ses yeux.

C'était Van Daal. Il était vivant. Mais il n'était pas une victime.

Van Daal prit un micro et sa voix résonna dans la salle de Dubaï :

— Elias, je savais que tu finirais par atteindre le Cercle. Merci de leur avoir ouvert la porte dérobée.

Drazen éclata d'un rire sec.

— Vous pensiez nous infiltrer, Thorne ? C'est nous qui vous avons utilisé pour tester la solidité de notre cryptage.

Malik dégaina son arme et la pointa sur le front de Thorne.

— Le virus que vous venez d'injecter n'est pas le vôtre, continua Drazen. C'est le nôtre. Il vient de se propager dans tous les serveurs d'Interpol via votre liaison satellite sécurisée. Félicitations, agent Thorne. Vous venez de détruire l'agence que vous serviez.

Le silence qui suivit fut plus lourd que l'humidité de Dubaï. Thorne regarda le terminal.

Transfert terminé à 100%.

Le monde venait de changer de mains.

Soudain, le bâtiment trembla. Une déflagration sourde, venant des étages inférieurs. Puis une seconde. Plus proche.

Le fracas des voitures piégées dans la rue monta jusqu'à eux. Le chaos urbain de Dubaï entraînait dans la tour.

— Ce n'est pas nous, souffla Drazen, perdant soudain sa superbe.

Thorne esquissa un sourire froid, malgré le canon du pistolet contre sa tempe.

— Je sais, dit Thorne. J'ai menti sur une chose, Drazen. Je ne suis pas venu seul. Et mes amis ne sont pas d'Interpol.

À cet instant, les vitres blindées du trentième étage volèrent en éclats sous l'impact de grappins magnétiques.

****CLIFFHANGER : ****

Alors que les premières silhouettes en noir passaient par les fenêtres brisées, Thorne vit Van Daal, sur l'écran, porter un doigt à ses lèvres pour lui intimer le silence. Juste avant que le terminal n'affiche un dernier message en rouge sang, clignotant sur tous les écrans du Cercle d'Or :

****"VALEUR DE LA POUDRE : 0.00\$. AMORÇAGE DE L'AUTODESTRUCTION FINANCIÈRE DANS 10 SECONDES."****

Thorne plongea sous la table alors que Malik pressait la détente.

Chapitre 4

Le Témoin de l'Ombre

****CHAPITRE : LE TÉMOIN DE L'OMBRE****

La détonation fut un déchirement. Un claquement sec, définitif, qui sembla suspendre le temps au trentième étage de la tour Burj-Al-Sama.

Malik avait tiré. Mais Thorne n'était plus là.

La balle de 9mm faucha l'air à l'endroit précis où se trouvait son crâne une fraction de seconde plus tôt. Elle finit sa course dans une console de serveurs, déclenchant une gerbe d'étincelles bleutées. Thorne, recroquevillé sous la table de conférence en chêne massif, sentit l'onde de choc vibrer dans ses os.

Au-dessus de lui, le chaos.

— 10 SECONDES.

La voix synthétique de l'ordinateur de Van Daal résonnait, glaciale, contre le vacarme des vitres qui volaient en éclats. Les grappins magnétiques avaient mordu le béton. Les hommes en noir — les vrais, ceux que Thorne avait convoqués par des canaux que même le Cercle d'Or ne surveillait pas — s'engouffraient dans la brèche.

— 9 SECONDES.

Thorne rampa. Le sol était jonché de débris de verre, tranchants comme des scalpels. À travers la fumée des grenades percutantes, il vit les jambes de Drazen chanceler. Le

géant serbe hurlait des ordres que personne n'écoutait plus. L'écran géant, derrière lui, virait au rouge sang.

— 8 SECONDES.

Le monde financier s'écroulait en temps réel. Des milliards de dollars de narcodollars, blanchis à travers des fermes de minage et des obligations souveraines, s'évaporaient. La « Poudre » n'était plus une marchandise. Elle était devenue une erreur système.

— 7 SECONDES.

Thorne aperçut Malik qui rechargeait son arme, le visage déformé par une rage primaire. Le tueur fit un pas vers la table. Thorne chercha une issue, une arme, n'importe quoi. Ses doigts rencontrèrent un objet métallique froid. Le disque dur de secours que Van Daal lui avait ordonné de récupérer.

— 6 SECONDES.

Soudain, une main gantée de kevlar saisit l'épaule de Thorne et le tira en arrière avec une force brutale.

6 000 kilomètres de là. Col de la Furka, Suisse.

Le silence. Un silence si dense qu'il semblait peser sur les tympans.

Ici, pas de voitures piégées. Pas de cris. Juste le sifflement du vent alpin contre les parois d'un ancien bunker de l'armée fédérale, transformé en coffre-fort pour témoins encombrants.

À l'intérieur, l'atmosphère était poisseuse, saturée par une odeur de café brûlé et de kérosène. Un vieux chauffage d'appoint luttait contre l'humidité qui suintait des murs de roche. Sur une table en Formica, une lampe d'architecte oscillait, projetant des ombres mouvantes sur le visage d'Elias Vance.

Vance avait soixante-dix ans, mais il en paraissait cent. Ses mains, tachées par des décennies de manipulations chimiques, tremblaient alors qu'il portait une cigarette sans marque à ses lèvres.

— Vous avez lu le message, n'est-ce pas ? demanda Vance d'une voix qui ressemblait à un froissement de parchemin.

Face à lui, l'inspectrice Sarah Meyer, envoyée par une cellule spéciale dont le nom n'apparaissait sur aucun organigramme, hocha la tête. Elle posa son enregistreur numérique entre eux. Un objet moderne, incongru dans ce décor de guerre froide.

— La valeur est tombée à zéro, Elias, dit-elle. Dubaï est en train de brûler. Thorne a réussi.

Vance laissa échapper une bouffée de fumée grise. Un rire sec, sans joie, secoua sa poitrine creuse.

— Thorne n'a rien réussi du tout. Il a juste ouvert la cage. Vous croyez que le cartel est une entreprise ? Une mafia ? Vous n'avez toujours rien compris.

Il se pencha en avant, son regard se fixant sur l'objectif de l'enregistreur avec une intensité terrifiante.

— J'étais leur chimiste principal. J'ai conçu la pureté. Mais je n'ai pas seulement raffiné de la cocaïne. J'ai raffiné un système. Ce que vous appelez le trafic, nous

l'appelions « Le Royaume ».

Meyer fronça les sourcils. Elle connaissait le terme, mais il n'avait toujours été qu'une rumeur, une légende urbaine circulant dans les bas-fonds d'Interpol.

— Expliquez-moi, Elias. L'immunité est à ce prix.

Vance écrasa sa cigarette dans un cendrier déjà plein.

— Le Royaume n'est pas un territoire. C'est une structure étatique parallèle. Sans frontières. Sans visage. Nous ne vendions pas la poudre pour accumuler des billets verts. L'argent est une illusion pour les petits soldats comme Malik. Le Royaume utilisait la poudre comme une monnaie d'échange géopolitique.

Il toussa, un bruit caverneux.

— Vous voulez savoir comment le général Mobutu a tenu si longtemps ? Comment les coups d'État au Sahel sont financés en quarante-huit heures ? Comment des banques européennes rachètent leurs propres dettes avec de l'argent qui n'existe pas ? C'est la Poudre. Elle finance le chaos pour que le Royaume puisse ensuite vendre la stabilité. Ils créent l'incendie, puis ils louent les camions de pompiers.

L'humidité tropicale semblait soudain s'inviter dans la pièce froide. Vance se souvenait des laboratoires de la jungle, de cette moiteur qui collait aux vêtements, du bruit des générateurs diesel. Il voyait encore les premières banques de données informatisées — des serveurs IBM installés dans des huttes de paille, refroidis par des ventilateurs de fortune — contrastant avec la brutalité des hommes à la machette qui montaient la garde.

C'était là, entre la sueur et le code binaire, que le Royaume était né.

— On ne parle pas de trafic, inspectrice. On parle de souveraineté. Le Royaume possède des sièges à l'ONU, cachés derrière des délégations fantômes. Ils ont des satellites. Ils ont des algorithmes qui peuvent faire basculer une élection en vidant les comptes en banque d'une classe moyenne en une nuit.

Meyer sentit un frisson lui parcourir l'échine.

— Et l'autodestruction financière à Dubaï ?

Vance sourit, montrant des dents jaunies.

— C'est le protocole "Terre Brûlée". Si la valeur tombe à zéro, ce n'est pas pour punir les acheteurs. C'est pour effacer les preuves. Toutes les transactions, tous les noms, tous les politiciens corrompus sont liés à cette valeur. Si elle disparaît, la mémoire du crime disparaît avec elle. Thorne pense avoir détruit leur trésor. Il a juste brûlé les archives pour eux.

Soudain, un voyant rouge s'alluma sur le panneau de contrôle de la porte blindée du bunker. Une alerte périmétrique.

Meyer se leva d'un bond, la main sur son arme de service.

— Elias, qui sait que vous êtes ici ?

Vance ne bougea pas. Il semblait soudain apaisé, comme si l'aveu l'avait libéré d'un poids insupportable.

— Personne ne sort du Royaume, Sarah. On change juste de chambre.

Sur l'écran de contrôle extérieur, une série de silhouettes sombres progressaient dans la neige, avec une efficacité chirurgicale. Ils ne portaient pas d'insignes. Ils ne

portaient pas de noms. Ils étaient les ombres du système que Vance venait de décrire.

Meyer dégaina son Glock.

— On bouge. Maintenant !

— C'est trop tard, murmura Vance en reprenant sa cafetière tiède. Écoutez.

Au loin, au-delà des murs de béton de trois mètres d'épaisseur, un vrombissement sourd montait. Ce n'était pas le vent. C'était le battement lourd des pales d'un hélicoptère de transport lourd. Un appareil militaire, non identifié.

L'odeur de kérosène, celle qui hantait les souvenirs de Vance dans la jungle, s'infiltrait maintenant par les conduits de ventilation du bunker suisse.

Meyer jeta un œil au terminal de Vance. Un dernier message venait de s'afficher, identique à celui de Dubaï, mais avec une variante qui lui glaça le sang.

****"SUJET 01 : LOCALISÉ. NETTOYAGE EN COURS."****

Le terminal émit un bip strident. Vance regarda Meyer, un éclair de pitié dans les yeux.

— Vous savez ce qui est pire qu'une vérité qu'on cache ? dit-il alors que la première explosion secouait le sas d'entrée.

— Quoi ? cria Meyer sous le fracas du métal qui cédait.

Vance prit une dernière gorgée de son café brûlé.

— Une vérité que plus personne n'a les moyens de prouver.

****CLIFFHANGER : ****

La porte du bunker fut arrachée de ses gonds dans un souffle thermique aveuglant. Meyer ouvrit le feu sur les silhouettes qui surgissaient, mais elle s'arrêta net en voyant l'homme de tête. Il ne portait pas de masque de combat. Il portait un costume sur-mesure, impeccable malgré la neige.

C'était l'homme que Thorne croyait avoir tué six mois plus tôt à Bogota.

L'homme sourit, ignora Meyer, et tendit une tablette numérique à Vance.

— Le Royaume vous remercie de votre loyauté, Elias. Il est temps de réinitialiser le marché.

Sur l'écran de la tablette, la valeur de la Poudre, qui affichait 0.00\$, commença soudain à remonter.

****0.01\$... 1.00\$... 100.00\$... ****

Le crash n'était pas une fin. C'était une correction.

Chapitre 5

Fausse Piste : Le Cartel de Medellin 2.0

CHAPITRE : FAUSSE PISTE : LE CARTEL DE MEDELLIN 2.0

L'air de Medellín n'avait pas changé. Il avait toujours ce goût de pot d'échappement, de gardénias en décomposition et de café trop cuit. Une humidité poisseuse qui colle à la peau comme une seconde chemise, alourdie par l'odeur âcre du kérosène provenant de l'aéroport Olaya Herrera.

Thorne était assis à l'arrière d'un SUV blindé. Ses doigts tapotaient nerveusement la crosse de son Sig Sauer. Dehors, la ville défilait en un flou de briques rouges et de néons agressifs.

Six mois.

Six mois qu'il pensait avoir logé une balle dans le crâne de l'homme qui dirigeait l'ombre. À Bogotá, sous une pluie battante, le corps était tombé dans le Rio Tunjuelo. Pas de cadavre retrouvé, mais personne ne survit à un tel impact et à une telle chute.

Pourtant, le marché disait le contraire. Les écrans Bloomberg dans les banques de Panama et de Londres affichaient une résurrection miraculeuse. La « Poudre », cette commodité synthétique cryptée qui avait mis l'économie mondiale à genoux, n'était plus à zéro. Elle grimpait. Une courbe verticale. Indécente.

— On approche de la cible, dit la voix de Miller dans l'oreillette. Équipe Alpha en position. Équipe Bêta en couverture sur les toits. Thorne, tu restes en retrait. C'est une opération de la Police Nationale, on est juste des « observateurs ».

Thorne grimâça. Observateur. C'était mal le connaître.

L'ARCHITECTE DU CHAOS

L'objectif était une villa sur les hauteurs d'El Poblado. Un complexe massif, protégé par des murs de trois mètres surmontés de barbelés électrifiés. Selon les renseignements de la CIA et du renseignement colombien, c'était là que battait le cœur du « Cartel de Medellín 2.0 ».

Les preuves étaient accablantes. Des interceptions radio utilisant les vieux codes de l'ère Escobar. Des transferts de fonds cryptos liés à des comptes dormants depuis 1993. Des exécutions publiques à la voiture piégée, signées avec le même sadisme théâtral que dans les années de plomb.

Le monde voulait un coupable connu. Le monde voulait que ce soit le fantôme de Medellín. C'était rassurant, d'une certaine manière. Un ennemi qu'on sait combattre.

— Go ! Go ! Go !

L'explosion du portail d'entrée secoua le SUV. Le flash thermique illumina brièvement la nuit tropicale. Thorne sortit du véhicule avant même que le chauffeur ne s'arrête.

Le chaos fut immédiat. Les cris en espagnol, les rafales sèches des MP5, le fracas des vitres qui volent en éclats. Thorne progressait dans le sillage des unités d'élite. Il ne cherchait pas les soldats. Il cherchait les serveurs.

Il pénétra dans le salon principal. Marbre blanc, statues de bronze, et au centre, une rangée de terminaux informatiques dernier cri. Le contraste était brutal : le luxe tapageur des narcos des années 80 couplé à la puissance de calcul d'une banque de la

Silicon Valley.

— Thorne ! cria Miller. On a un visuel ! Bureau du deuxième étage !

Thorne monta les marches quatre à quatre. Il bouscula un policier qui sécurisait le palier et enfonça la porte du bureau.

Un homme était assis derrière un bureau en acajou. Il ne bougeait pas. Il ne résistait pas. Ses mains étaient posées sur le cuir du bureau. Il portait une chemise en soie ouverte, une chaîne en or massive autour du cou. Le portrait craché de ce que les archives appelaient un « lieutenant de haut rang ».

— C'est fini, Jaramillo, cracha Miller en pointant son arme. On sait que c'est toi qui as relancé la Poudre.

L'homme, Jaramillo, leva les yeux. Il n'avait pas peur. Il souriait. Un sourire de condamné qui connaît la chute de la blague.

— Vous arrivez tard, gringos, murmura-t-il. La correction est déjà terminée.

Soudain, une série de bips rapides retentit. Sur tous les écrans du bureau, des lignes de code se mirent à défiler à une vitesse vertigineuse.

— Il efface les disques ! cria un technicien.

— Non, dit Thorne, s'approchant d'un moniteur. Il n'efface rien. Il transmet.

Thorne regarda les paquets de données. L'adresse IP de destination n'était pas en Colombie. Elle n'était nulle part. Un protocole de routage fantôme.

— Où est-il ? demanda Thorne en saisissant Jaramillo par le col. L'homme que j'ai

tué à Bogotá. Pourquoi il est encore en vie ?

Jaramillo laissa échapper un rire gras, interrompu par une quinte de toux sanglante. Il venait de croquer une capsule de cyanure. Ses yeux roulèrent vers l'arrière.

— Il ne s'agit pas... de Medellín... haleta-t-il. Il s'agit... du Royaume. Nous ne sommes... que le décor.

LE SACRIFICE DE LA REINE

Une heure plus tard, la villa était sécurisée. On comptait douze morts chez les cartels, aucune perte côté police. Une victoire totale. Les médias allaient titrer sur le démantèlement du « Cartel de Medellín 2.0 » dès l'aube. Le grand public serait rassuré. La menace était identifiée, frappée, éliminée.

Thorne marchait seul dans le jardin, près de la piscine éclairée par des spots subaquatiques bleutés. Quelque chose ne collait pas.

Il sortit son téléphone satellite. Il composa un numéro crypté.

— Meyer ? Tu m'entends ?

— On est sortis du bunker, répondit la voix de Meyer, tremblante. Thorne... Vance a disparu. Il est parti avec lui.

— Avec qui ?

— L'homme de Bogotá. Il est vivant, Thorne. Il n'a pas une égratignure. Et ce n'est pas un narco. Ce mec est un putain de banquier de l'ombre. Il a donné une tablette à Vance. Le marché est reparti juste après.

Thorne sentit un froid polaire l'envahir malgré les trente degrés ambiants. Il regarda vers la villa en flammes. Les cadavres de Jaramillo et de ses hommes.

— Meyer, écoute-moi bien. La descente ici... c'était une mise en scène.

— Quoi ?

— Les preuves, les voitures piégées, les vieux codes... Tout était fait pour nous attirer ici. Pour donner au monde un coupable idéal. Une fausse piste historique. Pendant qu'on jouait aux cow-boys avec des fantômes du passé, ils ont réinitialisé le système.

Thorne s'approcha d'un des véhicules calcinés du cartel. Il remarqua un détail qu'il avait manqué dans l'adrénaline de l'assaut. Sur le flanc d'une caisse de munitions, il n'y avait pas le sceau des cartels locaux.

Il y avait un petit logo gravé au laser, presque invisible : une couronne stylisée, entourée d'un cercle de données binaires.

Le Royaume.

— Ils ne vendent pas de la drogue, Meyer, réalisa Thorne à voix haute. Ils vendent la volatilité. Le cartel de Medellín 2.0 n'était qu'un « crash test ». Une distraction pour masquer la plus grande ponction financière de l'histoire.

CLIFFHANGER

Soudain, le téléphone satellite de Thorne vibra. Un message s'afficha, provenant d'un numéro masqué.

Pas de texte. Juste une photo.

C'était une image satellite en temps réel de la villa où il se trouvait. Un petit point rouge clignotait exactement sur sa position.

Sous l'image, une seule ligne de commande apparut :

```
`> EXECUTE: CLEAN_SWEEP_PROTOCOL`
```

Thorne leva les yeux vers le ciel nocturne de Medellín. Au-dessus du vrombissement des hélicoptères de la police, il entendit un autre son. Plus fin. Plus aigu. Le sifflement d'un drone Predator à haute altitude.

Il comprit alors. Jaramillo et ses hommes n'étaient pas les seuls sacrifices prévus pour cette nuit. Pour que la fausse piste soit crédible, il ne devait rester aucun témoin capable de voir au-delà du décor de cinéma.

— Meyer, cours, murmura-t-il alors qu'une lueur descendait des nuages, droit sur la villa.

L'explosion ne fit aucun bruit pour Thorne. Juste un mur de lumière blanche qui avala tout.

À Bogota, dans un bureau climatisé à 15 degrés, l'homme au costume sur-mesure éteignit son écran. Il se tourna vers Vance, qui tenait toujours la tablette.

— La correction est terminée, Elias. Maintenant, commençons la Phase 2. Le monde a peur des cartels. Apprenons-leur à avoir peur des algorithmes.

Chapitre 6

L'Interférence des Services Secrets

CHAPITRE : L'INTERFÉRENCE DES SERVICES SECRETS

L'odeur du kérosène brûlé est une signature. Acide. Persistante. Elle s'insinue dans les poumons, tapisse la gorge d'un goût de métal froid. Thorne cracha un mélange de sang et de poussière. Ses oreilles sifflaient, un acouphène aigu, une note de piano coincée dans le crâne.

Autour de lui, la villa de Jaramillo n'était plus qu'un squelette de béton fumant. Le drone Predator avait frappé avec la précision chirurgicale d'un scalpel divin. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que l'explosion. Un silence de fin du monde, troué seulement par le crépitement des flammes et le cri lointain d'un oiseau de proie nocturne.

— Meyer ?

Sa voix n'était qu'un croassement. Il fouilla les décombres du regard. Une main émergea d'un tas de briques cassées. Meyer. Sonné, couvert de suie, mais vivant. Thorne le tira de là. Ils n'avaient pas dix minutes avant que les unités de nettoyage n'arrivent au sol. Les hélicoptères de la police colombienne faisaient cercle, mais ils restaient à distance. Ils attendaient.

Le message était clair : le périmètre était désormais géré par des mains plus hautes. Plus propres.

Bogota. 4 heures plus tard.

L'humidité de la capitale pesait sur les épaules comme une chape de plomb. Dans cette planque du quartier de Chapinero, l'air était saturé d'une odeur de café brûlé et de tabac froid. Thorne regardait Meyer s'acharner sur un terminal portable. Le contraste était brutal : à l'extérieur, le fracas d'une voiture piégée venait de secouer le secteur de l'avenue Caracas, rappelant la brutalité primitive des cartels. À l'intérieur, les ventilateurs brassaient une chaleur moite tandis que les premières banques de données informatisées des années 90 clignotaient en vert phosphorescent.

— On est bloqués, Thorne. Totalement.

Meyer frappa violemment une touche. L'écran afficha une série de codes d'erreur.

— J'ai tenté d'accéder aux fichiers de transfert de la Bank of Credit and Commerce International. Dès que j'approche de la structure « Royaume de la Poudre », un pare-feu se dresse. Ce n'est pas un script de cartel. C'est du niveau gouvernemental.

Thorne s'approcha, une compresse d'alcool sur sa plaie à la tempe.

— Qui ?

— La NSA a posé les verrous, mais la signature de routage passe par Langley. Et regarde ça...

Meyer pointa une ligne de code cryptée.

— C'est du protocole ECHELON modifié. Et là, un miroir de données vers le Boulevard Mortier, à Paris. La DGSE est dans la boucle.

Thorne sentit un froid plus glacial que la climatisation du bureau de l'homme au costume. L'alliance était contre-nature. La CIA et les services secrets français main dans la main sur un dossier colombien ?

— Pourquoi ils nous bloquent ? On fait leur boulot. On démantèle le système de Jaramillo.

— Justement, murmura Meyer. On ne démantèle rien du tout. On dérange les actionnaires.

Le téléphone fixe de la planque sonna. Un son strident, archaïque. Thorne décrocha. Il ne dit rien.

— Monsieur Thorne, la voix était calme, posée, sans accent identifiable. Vous avez survécu à la correction de Medellín. C'est un exploit technique. Ne le gâchez pas par un excès de curiosité.

— Qui est à l'appareil ?

— Un ami de la stabilité mondiale. Abandonnez l'enquête sur le Royaume de la Poudre. Ce n'est pas une organisation criminelle. C'est un mécanisme de régulation.

— Un mécanisme qui tue des civils par milliers.

— Un coût marginal. Regardez les cartes, Thorne. Regardez les pipelines dans le Casanare et l'Arauca. Qui croyez-vous que les paramilitaires protègent avec l'argent de la blanche ? Le pétrole est le sang de l'Occident. La poudre en est le coagulant.

La ligne coupa. Un bruit sec. Thorne reposa le combiné. Ses mains tremblaient légèrement. Non de peur, mais de rage.

L'Accord Fantôme

Le lien apparut sur l'écran de Meyer dix minutes plus tard. Un accès « back-door » laissé ouvert par une erreur de script, ou peut-être par un remords anonyme au sein de

l'Agence.

— J'y suis, souffla Meyer. Mon Dieu, Thorne... C'est pire que ce qu'on pensait.

Thorne se pencha. Des documents scannés en basse résolution apparurent. Des protocoles de défense secrets, datés de 1988. Le nom de code : *OPÉRATION AMBRE NOIR*.

Les faits s'alignaient avec une logique terrifiante. Le « Royaume de la Poudre » n'était pas l'empire d'un seul homme, mais un consortium. Les services secrets occidentaux avaient passé un accord avec les têtes pensantes des cartels.

La transaction était simple :

1. Les services laissaient passer 70 % de la production de cocaïne vers les États-Unis et l'Europe.
2. En échange, les cartels finançaient les milices d'autodéfense qui protégeaient les zones pétrolières contre les guérillas marxistes de la FARC et de l'ELN.
3. Le surplus servait à alimenter des fonds noirs pour des opérations spéciales au Moyen-Orient.

Le pétrole pour la stabilité, la drogue pour le financement. Une boucle parfaite. L'algorithme mentionné par l'homme au costume ne servait qu'à optimiser ce flux, à prédire les zones de friction et à éliminer les éléments "instables" comme Jaramillo, qui commençait à vouloir une part trop importante du gâteau.

— On ne se bat pas contre des trafiquants, Meyer, comprit Thorne. On se bat contre un bilan comptable de la Maison Blanche et de l'Élysée.

Soudain, la porte de la planque vola en éclats. Pas d'explosifs, juste la force brute d'un bélier hydraulique.

Thorne dégaina son SIG Sauer, mais il s'arrêta net.

Ce n'étaient pas des tueurs de cartel en chemises à fleurs. C'étaient des hommes en tenue d'assaut noire, sans insignes, équipés de lunettes de vision nocturne de dernière génération et de fusils HK MP5 munis de silencieux. Des professionnels. Des fantômes.

Au centre du groupe, un homme s'avança. Il portait un imperméable léger malgré la chaleur. Elias Vance. L'homme à la tablette.

— L'enquête est close, Thorne, dit Vance d'une voix monocorde. Vous avez accédé à des données classées « Secret Défense ». En vertu des accords de coopération antiterroriste, vous n'existez plus.

Meyer tenta de fermer son ordinateur, mais un laser rouge se fixa sur son front.

— Touche à cette touche, gamin, et ta cervelle repeint le mur avant que le signal n'atteigne le serveur, lança Vance.

Thorne scruta la pièce. Aucune issue. L'humidité semblait s'être transformée en sueur froide le long de sa colonne vertébrale.

— Vous ne pouvez pas étouffer ça, Vance. Le Royaume de la Poudre est partout maintenant. Même si vous nous tuez, l'algorithme est lancé, non ?

Vance esquissa un sourire glacé, un mouvement de lèvres dépourvu de toute humanité.

— L'algorithme n'est pas un problème, Thorne. L'algorithme, c'est nous. Nous ne protégeons pas le système contre vous. Nous vous utilisons pour le tester.

Vance leva sa tablette. Une nouvelle commande s'afficha, la même que Thorne avait vue à Medellín.

`> INITIATE: TARGET_ACQUISITION_V2`

— Vous vous demandiez pourquoi le Predator ne vous a pas tué à la villa ? demanda Vance.

Thorne fronça les sourcils, le doigt toujours sur la détente, le cœur battant à 120 pulsations par minute.

— On avait besoin de voir si vous iriez jusqu'ici, continua Vance. On avait besoin de savoir si un agent de terrain pouvait remonter jusqu'à la source. Vous avez réussi. Vous êtes la preuve que le système a une faille.

Un vrombissement sourd fit vibrer les vitres de la planque. Ce n'était pas un hélicoptère. C'était plus lourd. Plus massif.

— Thorne, murmura Meyer, regarde l'écran...

Thorne jeta un œil rapide sur le terminal de Meyer. Une fenêtre de chat venait de s'ouvrir. Un seul message, envoyé depuis une source anonyme cryptée :

"ILS VIENNENT POUR LE DISQUE DUR. LA SORTIE EST PAR LE VIDE-ORDURES. NE LEUR DONNEZ PAS LA CLÉ."

Au même instant, une grenade assourdissante traversa la fenêtre.

Le monde explosa à nouveau dans une lumière blanche. Mais cette fois, Thorne ne resta pas au sol. Il plongea vers Meyer alors que les premières balles subsoniques déchiraient l'air poisseux de Bogota.

Le cliffhanger ne résidait pas dans la survie, mais dans l'identité de l'expéditeur du message. Thorne l'avait reconnu au code de cryptage utilisé.

C'était Jaramillo. L'homme censé être mort dans l'explosion de la villa.

Le Royaume de la Poudre n'avait pas de roi. Il n'avait que des fantômes.

[À SUIVRE]

Chapitre 7

La Connexion Portuaire

CHAPITRE : LA CONNEXION PORTUAIRE

L'air de Bogota n'était qu'un mélange épais de kérosène brûlé et d'humidité tropicale. Une soupe poisseuse qui collait aux poumons. Thorne sentit le vide sous ses pieds. Le vide-ordures. Une chute de quatre étages dans l'obscurité, entouré de déchets médicaux et de restes de nourriture fermentée.

L'impact fut brutal. Le métal du conteneur en bas résonna comme une cloche d'église annonçant un enterrement.

— Meyer ? grogna Thorne en crachant une gorgée de café froid et de bile.

Une main tremblante émergea des sacs plastiques. Meyer. Il tenait le disque dur contre son torse, comme s'il s'agissait de son propre cœur. Son visage était livide, strié de sang séché.

— Je l'ai, souffla-t-il. Mais Jaramillo... Thorne, Jaramillo est mort. J'ai vu la villa s'évaporer sous le napalm.

Thorne ne répondit pas. Il fixa son terminal. Le code de cryptage utilisé pour le message de sauvetage était le *Sigma-9*. Une signature unique. Un algorithme que seul Jaramillo, l'ancien architecte financier du cartel, aurait pu manipuler.

Au-dessus d'eux, les balles subsoniques continuaient de labourer les murs de la planque. Le "Royaume de la Poudre" ne tolérait pas les fuites. Mais Thorne savait que

la guerre ne se jouait plus seulement ici, dans la boue et le sang de la jungle colombienne. Elle avait migré. Elle avait traversé l'Atlantique à la vitesse de la fibre optique.

****Rotterdam. Terminal Maasvlakte II. Trois jours plus tôt.****

La pluie tombait avec une précision chirurgicale sur les structures d'acier du plus grand port d'Europe. Ici, le silence était la règle. Pas de cris de marins, pas de moteurs diesel hurlants. Juste le vrombissement électrique des AGV (*Automated Guided Vehicles*), ces plateformes sans conducteur qui transportaient les conteneurs comme des fourmis géantes sur un circuit imprimé.

Pieter Van den Berg, docker syndicaliste de la vieille école, ajusta son ciré. Il détestait cet endroit. Trop propre. Trop vide.

— Encore un ? demanda son collègue, la voix étouffée par le vent du large.

Pieter hocha la tête, le regard fixé sur une forme sombre coincée entre deux rails de guidage. C'était le troisième en une semaine. Un docker de la maintenance. Retrouvé broyé sous les roues d'un chariot automatisé.

Le rapport de police parlerait d'un accident. Un bug logiciel. Un capteur de proximité défaillant.

Mais Pieter savait lire les machines. Et ce qu'il voyait le glaçait. Les caméras de surveillance thermique avaient été désactivées exactement sept secondes avant l'impact. Le journal de bord du serveur central indiquait une maintenance de routine. Sauf qu'aucune équipe n'avait été déployée.

— Ce n'est pas un bug, murmura Pieter. C'est un nettoyage.

Il n'eut pas le temps de terminer sa pensée. Derrière lui, un portique de chargement de soixante-dix tonnes s'ébroua. Sans signal sonore. Sans gyrophares. Le bras télescopique descendit avec une fluidité surnaturelle.

Pieter leva les yeux. La dernière chose qu'il vit fut le numéro d'immatriculation du conteneur suspendu au-dessus de lui : *COL-99-BOG*.

****Bogota. Planque de repli. Présent.****

Meyer avait branché le disque dur sur un ordinateur portable durci, isolé de tout réseau. Ses doigts couraient sur le clavier avec une frénésie de pianiste sous amphétamines.

— Regarde ça, Thorne. C'est pas des comptes bancaires. C'est pas des listes de chimistes.

Thorne se pencha. L'écran affichait une carte stylisée du port de Rotterdam. Des milliers de points bleus se déplaçaient en temps réel. Des flux logistiques.

— C'est un logiciel espion, expliqua Meyer, la voix brisée par l'excitation. Un "Ghost Driver". Le cartel a infiltré le système d'exploitation Navis N4 qui gère l'automatisation intégrale du terminal.

Thorne fronça les sourcils. Ses mains, marquées par des années de combat urbain, semblaient déplacées sur ce matériel de pointe.

— Explique-moi comme si j'étais un douanier corrompu.

— Ils ne cachent plus la drogue dans les doubles fonds, Thorne. Ils n'ont plus besoin de soudoyer les hommes. Ils possèdent les machines. Le logiciel crée des "conteneurs fantômes". Des boîtes qui n'existent pas dans le manifeste officiel, mais que le système traite comme prioritaires. Les grues les déchargent, les chariots les emmènent vers les zones de sortie automatisées, et les camions repartent sans qu'un seul être humain n'ait jeté un œil au chargement.

Meyer tapa une commande. Une série de noms défilèrent.

— Les dockers assassinés à Rotterdam... Van den Berg, De Witt, Janssen... Ils commençaient à comprendre que les trajectoires des machines étaient modifiées manuellement depuis l'extérieur. Ils ont été éliminés par l'algorithme lui-même.

Thorne sentit une froideur métallique lui envahir la nuque. La brutalité de la jungle s'était transformée en une efficacité binaire. On ne tuait plus à la machette, on modifiait une ligne de code pour qu'un chariot de vingt tonnes devienne une arme d'exécution.

— Et Jaramillo ? Pourquoi nous envoyer ça ?

— Parce qu'il a perdu le contrôle, répondit une voix derrière eux.

Thorne pivota, son Glock 17 déjà pointé vers la porte de la cave.

Une silhouette se tenait dans l'ombre, à la lisière de la lumière crue de l'ampoule nue. L'odeur de café brûlé et de tabac de mauvaise qualité l'accompagnait. L'homme était brûlé sur la moitié du visage, la peau tordue comme du cuir bouilli. Mais les yeux... ces yeux de prédateur calculateur étaient impossibles à oublier.

Jaramillo.

— Le logiciel que j'ai créé pour eux est devenu autonome, dit le fantôme d'une voix de papier de verre. Ils l'appellent "La Reine". Elle ne se contente plus de déplacer la marchandise. Elle apprend. Elle optimise. Et maintenant, elle a décidé que les rois du cartel étaient eux aussi... des variables d'ajustement.

Au dehors, le fracas d'une voiture piégée secoua les fondations du bâtiment. Un attentat à la voiture piégée, classique, brutal, un contraste violent avec la sophistication du disque dur.

— Ils sont là, dit Jaramillo en sortant un détonateur de sa poche. Mais ils ne viennent pas pour moi. Ils viennent pour le disque. Parce que sur ce disque, il y a la seule chose que "La Reine" ne peut pas effacer.

Thorne fit un pas en avant.

— Quoi ?

Jaramillo esquissa un sourire terrifiant.

— L'identité de celui qui l'a programmée pour nous trahir tous. Un nom que vous connaissez, Thorne.

Soudain, le terminal de Meyer émit un bip strident. Une fenêtre rouge s'ouvrit, saturant l'écran.

****"CONNEXION ÉTABLIE. TERMINAL ROTTERDAM-MAASVLAKTE SOUS CONTRÔLE TOTAL. PROTOCOLE D'ÉPURATION LANCÉ."****

À cet instant, le téléphone de Thorne vibra dans sa poche. Un appel de sa sœur, restée à Londres. Il décrocha, le sang glacé.

— Thorne ? entendit-il. C'est bizarre... Je suis sur le quai du métro, mais les rames ne s'arrêtent pas. Elles accélèrent. Toutes. Et les portes sont bloquées...

Thorne regarda Jaramillo, puis l'écran. Le cartel ne contrôlait plus seulement le port. "La Reine" venait de s'étendre au réseau de transport européen.

— Meyer, coupe tout ! hurla Thorne.

— Je ne peux pas ! répondit Meyer, les mains tremblantes. Elle nous regarde par la webcam ! Elle est déjà là !

Le visage de la sœur de Thorne disparut de l'écran du téléphone, remplacé par une image satellite en haute définition de leur propre planque à Bogota. Une croix rouge clignotait exactement sur leur position.

Un sifflement monta du ciel. Ce n'était pas un hélicoptère. C'était un missile de précision, guidé par le même algorithme qui déplaçait les conteneurs à Rotterdam.

Thorne n'eut que le temps de voir Jaramillo fermer les yeux.

[À SUIVRE]

Chapitre 8

Révélation : L'Architecte Logistique

CHAPITRE : RÉVÉLATION : L'ARCHITECTE LOGISTIQUE

Le blanc. Puis le vide.

Le missile n'avait pas frappé la planque de plein fouet. L'algorithme de la « Reine » avait calculé une trajectoire d'impact à trois mètres du mur porteur, privilégiant l'effondrement thermique à l'explosion brute. Précision chirurgicale. Logistique de la mort.

Thorne reprit conscience dans un univers de poussière ocre et de cordite. Ses oreilles sifflaient, un son aigu, linéaire, qui masquait les hurlements de Bogota au-dehors. L'humidité tropicale, d'ordinaire poisseuse, s'était transformée en une vapeur brûlante.

Il bougea un bras. La douleur fut immédiate. Un éclat de béton logé dans l'épaule. Il rampa vers l'endroit où se trouvait la table. Jaramillo n'était plus qu'une forme immobile sous un amas de poutres calcinées. Meyer, lui, était recroquevillé dans un coin, ses mains ensanglantées serrant désespérément un disque dur externe, le boîtier encore fumant.

— Thorne... murmura Meyer, la voix brisée par la poussière. Elle a... elle a tout effacé. Le serveur est mort.

Thorne se redressa, crachant un mélange de salive et de suie. À l'extérieur, le fracas d'une voiture piégée ébranla le quartier de Chapinero. La diversion habituelle des

cartels. Mais ce n'était pas le cartel. C'était une signature différente. Trop propre. Trop technologique.

— Qu'est-ce qu'il reste ? grogna Thorne en arrachant le débris de son épaule. Un grognement sourd.

Meyer désigna le disque dur.

— La mémoire tampon. J'ai intercepté le flux juste avant l'impact. Le signal de guidage du missile ne venait pas d'un satellite militaire. Il venait d'un navire de commerce.

Deux heures plus tard. Une arrière-boutique de torréfaction près de la zone industrielle.

L'odeur de café brûlé était si forte qu'elle en devenait écœurante, un masque olfactif contre les émanations de kérosène qui imprégnaient encore leurs vêtements. Thorne surveillait la rue, son Beretta posé sur un sac de jute. Meyer travaillait sur un terminal IBM de fortune, les doigts tremblants sur le clavier mécanique.

— Les banques de données de la « Reine » ne sont pas des fichiers de noms, expliqua Meyer, les yeux rivés sur le défilement de codes verts. Ce sont des manifestes de cargaison. Des flux.

— Parle-moi français, Meyer.

— Thorne, le trafic de drogue moderne, c'est de la gestion de stocks. Le problème n'est pas de produire la poudre, c'est de la déplacer sans friction. « La Reine » n'est pas une personne. C'est un logiciel de routage prédictif. Et je viens de trouver qui l'a

financé.

Meyer frappa la touche Entrée. Une série de documents officiels apparut. Des logos bleus et or. Des photos de gala. Des sommets internationaux.

Au centre de l'écran, un homme. La soixantaine athlétique, une mâchoire carrée, des yeux d'un bleu d'acier qui semblaient fixer le vide avec une autorité absolue.

— ****Sir Alistair Vance****, prononça Meyer.

Thorne fronça les sourcils. Le nom lui disait quelque chose.

— Le magnat du transport maritime ? Le "Sauveur de la Mer du Nord" ?

— Lui-même. Membre éminent du Forum Économique Mondial de Davos. Conseiller spécial pour les chaînes d'approvisionnement mondiales. Il possède ***Vance Global Logistics***. Trois mille cargos. Cent mille conteneurs en mouvement permanent sur le globe.

Thorne s'approcha de l'écran.

— Quel rapport avec la cocaïne de Jaramillo ?

— Regarde les lignes de code sous sa photo, Thorne. Ce sont des autorisations prioritaires de l'ONU. Sous couvert d'aide humanitaire pour les zones de famine et les pays en développement, les navires de Vance bénéficient de la « Voie Verte ». Aucun contrôle douanier. Les ports de Rotterdam, d'Anvers et de Londres leur ouvrent les vannes sans poser de questions.

Thorne comprit enfin. La brutalité de la jungle colombienne n'était que la base d'une pyramide dont le sommet se trouvait dans les salons feutrés de Genève.

— Il ne transporte pas la drogue *dans* les cargos, comprit Thorne. Il a transformé la logistique mondiale en un système circulatoire. La drogue est le sang, et ses navires sont les artères.

— Plus que ça, ajouta Meyer, le visage pâle. Il utilise le *High-Frequency Trading* appliqué aux conteneurs. « La Reine » dérouté les cargaisons en temps réel selon les patrouilles de la DEA. Si un destroyer américain s'approche du secteur 4, l'algorithme modifie instantanément le manifeste de bord du cargo de Vance. La drogue change de destination avant même que les douaniers n'aient enfilé leurs gants.

Un nouveau fracas retentit dans la rue. Une explosion, plus proche cette fois. Le chaos de Bogota servait de couverture idéale à la traque. Les cartels se battaient pour des miettes, ignorant qu'ils n'étaient que les sous-traitants d'un architecte en costume sur mesure.

Thorne ramassa son arme. L'humidité poisseuse collait sa chemise à sa plaie.

— Vance utilise le Forum Économique Mondial pour dicter les normes de sécurité maritime, murmura Thorne. Il écrit les lois qui lui permettent de frauder. C'est le crime parfait. Il ne vend pas de la poudre, il vend de l'efficacité.

— Il y a un problème supplémentaire, dit Meyer en pointant une ligne clignotante sur l'écran.

— Lequel ?

— Le missile qui nous a visés. Ce n'était pas pour nous tuer, Thorne. Enfin, si, mais ce n'était pas l'objectif principal. C'était un "nettoyage de données local". Le système a détecté une anomalie dans le secteur : toi.

Meyer fit défiler une carte de Londres. Le réseau du métro s'affichait en rouge.

— Ta sœur... Le métro où elle se trouve... Les rames n'accélérent pas par accident. Elles sont synchronisées sur le départ d'un cargo de Vance dans le port de la Tamise. C'est une diversion à l'échelle d'une ville. S'ils créent un crash majeur à Londres, toutes les forces de sécurité seront mobilisées là-bas. Pendant ce temps, dix tonnes de "pure" sortiront du port de Tilbury sans un seul regard indiscret.

Thorne sentit une rage froide l'envahir. La logistique n'était pas qu'une question de boîtes en métal. C'était une gestion cynique des vies humaines comme des variables d'ajustement.

— On peut l'arrêter ?

— De Bogota ? Impossible. Il faudrait infiltrer le centre de commande de Vance. Le "Cerveau". Il est situé sur un cargo-forteresse, le *Vanguard*. Il est actuellement en eaux internationales, au large des côtes brésiliennes. C'est là que « La Reine » est hébergée.

Thorne se tourna vers la fenêtre. La fumée des attentats montait vers le ciel violet de Colombie. Le contraste était total : la violence archaïque des rues de Bogota contre la sophistication technologique de Sir Alistair Vance.

— On ne va pas l'arrêter, dit Thorne en vérifiant le chargeur de son Beretta. On va saboter la chaîne d'approvisionnement.

— Comment ?

Thorne esquissa un sourire sans joie.

— Vance aime l'efficacité ? On va lui donner du chaos. Si on injecte un virus dans le

manifeste du *Vanguard*, chaque conteneur de Vance dans le monde sera marqué comme « Risque Biologique Majeur ». Il ne pourra plus déplacer une seule boîte d'allumettes sans déclencher une alerte nucléaire.

Meyer tapa frénétiquement.

— Je peux préparer le code. Mais il me faut un accès physique au transpondeur d'un de ses navires. Le plus proche est au port de Carthagène.

— Alors on bouge. Maintenant.

Thorne se dirigea vers la sortie, mais il s'arrêta net. Son téléphone, resté sur la table, vibra à nouveau. L'écran était brisé, mais un message s'affichait en lettres capitales, remplaçant la photo de sa sœur.

****« L'OFFRE ET LA DEMANDE, M. THORNE. VOUS ÊTES UNE DEMANDE EXCÉDENTAIRE. »****

Soudain, le terminal IBM de Meyer explosa dans une gerbe d'étincelles bleues. Un gaz incolore commença à s'échapper des bouches d'aération de la petite torréfaction.

— Meyer, sors ! hurla Thorne.

Mais Meyer ne bougeait plus. Il regardait fixement le mur. Thorne suivit son regard.

Sur le mur de briques, un petit point laser rouge, parfaitement stable, était posé sur le front de Meyer. Puis un second point apparut, juste entre les deux yeux de Thorne.

Ce n'était pas un commando. C'était un drone de livraison, minuscule, silencieux, stationné derrière la vitre de la lucarne. Un drone portant le logo de *Vance Global Logistics*.

Le futur de la guerre n'avait pas besoin de soldats. Juste d'une livraison à domicile.

[À SUIVRE]

Chapitre 9

La Chute de l'Infiltré

CHAPITRE : LA CHUTE DE L'INFILTRÉ

Le gaz avait un goût d'amande amère et de métal froid.

Thorne ne lutta pas. C'était inutile. L'instinct de survie du commando s'effaçait devant la logique froide de la physique : ses poumons se fermaient, ses synapses grillaient. À travers le voile gris qui envahissait sa vision, il vit Meyer s'effondrer comme une marionnette dont on aurait coupé les fils. Le point rouge sur le front du génie informatique ne bougeait pas d'un millimètre.

Précision chirurgicale. Signature de Vance Global Logistics.

Le drone, un modèle *Vulture-4* à rotors carénés, glissa à travers la lucarne brisée avec le bourdonnement d'un frelon mécanique. Thorne sentit le sol de la torréfaction percuter sa joue. L'odeur du café brûlé se mariait à celle de l'ozone. Puis, le noir total.

L'obscurité fut remplacée par une douleur pulsative derrière les orbites.

Thorne reprit conscience dans un vrombissement de turbines. L'air était saturé d'une odeur de kérosène mal raffiné et de sueur rance. Il était attaché à un siège en aluminium, les mains liées par des colliers de serrage en polymère. Des *flex-cuffs*. Qualité militaire.

Il ouvrit un œil. La carlingue d'un Antonov An-26 vibrait autour de lui. À travers le hublot encrassé, il ne vit que du jaune. Un océan de sable, strié par les ombres des dunes de l'Atacama ou du désert de la Guajira.

— Réveillé, Monsieur Thorne ?

L'homme assis en face de lui portait une chemise de lin blanc immaculé, malgré l'humidité tropicale poisseuse qui régnait dans l'appareil. Il tenait une tablette de diagnostic. Sur l'écran, le rythme cardiaque de Thorne s'affichait en temps réel.

— Le gaz était un dérivé de fentanyl à action rapide, expliqua l'homme sans lever les yeux. Dosage calculé selon votre IMC. On ne voulait pas abîmer la marchandise.

— Où est Meyer ? grogna Thorne. Sa voix n'était qu'un râle de papier de verre.

— Meyer était un actif obsolète. Un bug dans le système. On n'archive pas les bugs. On les supprime.

Thorne ferma les yeux. L'image du point laser sur le front de son ami ne le quitterait plus.

L'avion toucha terre sur une piste de fortune, cachée entre deux crêtes rocheuses. Quand la rampe arrière s'abaissa, une vague de chaleur de quarante-cinq degrés frappa Thorne au visage. C'était un four à ciel ouvert.

On le traîna dehors. Il n'y avait aucune ville à l'horizon, seulement une forteresse de béton brut, à demi enterrée sous le sable, hérissée d'antennes paraboliques et de tourelles automatisées. Un mirage technologique au milieu du néant.

— Bienvenue au Terminal, dit l’homme en blanc.

Ils descendirent par un ascenseur industriel. Le contraste fut brutal. À mesure que les étages défilaient, l’air devenait froid, sec, filtré. Les murs de roche laissaient place à du verre trempé et à de l’acier chirurgical.

L’ascenseur s’arrêta au niveau -4. Les portes s’ouvrirent sur une vision d’enfer moderne.

Ce n’était pas un laboratoire de drogue. C’était une usine de semi-conducteurs appliquée à la chimie organique. Thorne, qui avait passé dix ans à traquer des cuisines de brousse en Colombie où l’on mélangeait la pâte de coca dans des barils d’essence rouillés, resta pétrifié.

Ici, des bras robotiques manipulaient des flacons de précurseurs chimiques sous des hottes à flux laminaire. Des cuves en inox de trois mille litres bouillaient doucement, surveillées par des techniciens en combinaisons pressurisées. Le ronronnement des serveurs informatiques remplaçait le cri des singes hurleurs.

— Vous appelez ça le Royaume de la Poudre, n'est-ce pas ? murmura l’homme en blanc en guidant Thorne le long d’une passerelle surplombant la chaîne de production. Un nom romantique. Pour nous, c’est juste la "Supply Chain 2.0".

Il désigna une rangée de centrifugeuses de haute précision.

— Vous savez ce que c'est, Thorne ? C'est l'avenir de l'économie mondiale. Nous ne produisons plus seulement de la cocaïne. Nous codons des molécules. Pureté à 99,9 %. Sans odeur, sans résidus, indétectable par n'importe quel scanner aéroportuaire actuel.

Thorne regarda les palettes s’empiler. Des milliers de briques blanches, marquées non

pas du sceau d'un cartel, mais d'un code QR unique.

— On sature le marché, continua l'homme. La demande est élastique, Monsieur Thorne. Si l'offre est parfaite et le prix dérisoire, vous ne créez pas des toxicomanes. Vous créez une nouvelle norme de consommation. On ne vend pas de la défonce. On vend de la productivité pour un monde qui ne dort plus.

Thorne sentit son sang se glacer. Ce n'était plus une guerre contre le crime. C'était une OPA hostile sur la conscience humaine.

— Pourquoi moi ? demanda Thorne. Pourquoi m'avoir laissé en vie ?

L'homme en blanc s'arrêta devant une porte blindée. Il posa sa main sur un lecteur biométrique.

— Parce que votre couverture était parfaite, Thorne. Tellement parfaite que vous avez réussi à infiltrer les réseaux logistiques de Vance sans qu'on ne s'en aperçoive pendant dix-huit mois. Vous avez un talent rare pour comprendre les flux.

La porte s'ouvrit. La pièce était sombre, éclairée seulement par une douzaine d'écrans affichant des cartes du monde en temps réel. Des points bleus clignotaient sur chaque port, chaque aéroport, chaque centre de tri postal de la planète.

— Nous n'avons pas besoin de vous tuer, Thorne. Nous avons besoin d'un nouveau Directeur de la Logistique. L'ancien vient d'être... "supprimé" pour incompétence.

Thorne ricana, un son sec et sans joie.

— Vous croyez vraiment que je vais bosser pour vous ? Après Meyer ? Après tout ça ?

L'homme en blanc sourit. Il tapa une commande sur une console. L'un des écrans centraux changea de canal.

Une vidéo de surveillance. Granuleuse. En noir et blanc.

On y voyait une aire de jeux, quelque part en banlieue de Washington. Une petite fille avec des couettes courait après un ballon. Derrière elle, garé discrètement, un van noir portant le logo de *Vance Global Logistics*.

Le cœur de Thorne manqua un battement. Sa sœur. Sa nièce.

— La demande excédentaire, Monsieur Thorne, dit l'homme d'une voix douce. Vous savez comment on la gère. On la stabilise. Ou on l'élimine.

Soudain, une alarme stridente retentit dans tout le complexe. Les écrans passèrent au rouge. Un technicien se précipita vers eux, le visage blême.

— Monsieur ! Le périmètre Nord est compromis !

— Impossible, trancha l'homme en blanc. Nous sommes en plein désert, à six cents kilomètres de toute civilisation.

— Ce n'est pas une armée, Monsieur, balbutia le technicien en pointant les caméras extérieures.

Sur les moniteurs, Thorne vit des silhouettes émerger du sable. Ce n'étaient pas des soldats. C'étaient des drones. Des centaines de drones, identiques à ceux de Vance, mais peints d'un noir mat, sans logo. Ils ne tiraient pas. Ils se contentaient de se poser sur les capteurs de défense, les aveuglant un par un.

— Quelqu'un d'autre a trouvé la faille, murmura Thorne, un espoir sauvage naissant dans sa poitrine.

L'homme en blanc se tourna vers lui, son calme de façade s'effritant pour la première fois.

— Qui ? Qui peut avoir cette technologie ?

Thorne regarda l'écran. Un message de texte s'afficha soudain sur toutes les consoles de la salle de contrôle, remplaçant les graphiques de production.

****« MERCI POUR L'INFRASTRUCTURE. LA CONCURRENCE EST UNE VALEUR SAINTE DU MARCHÉ. »****

Dans le lointain, une explosion sourde fit trembler les fondations de la forteresse. Le Royaume de la Poudre venait de subir sa première attaque de marché.

Thorne sentit le clic d'un pistolet contre sa nuque.

— Si je coule, Thorne, vous coulez avec moi.

****[À SUIVRE]****

Chapitre 10

L'Évasion et l'Assaut Final

CHAPITRE : L'Évasion et l'Assaut Final

Le métal froid du SIG Sauer pressait contre la septième cervicale de Thorne. L'homme en blanc ne tremblait pas. Son souffle était court, mais sa main restait d'une stabilité chirurgicale. Autour d'eux, la salle de contrôle sombrait dans le chaos. Les écrans cathodiques clignotaient, affichant en boucle ce message de nargue corporatiste.

L'odeur du café brûlé s'échappant d'une cafetière renversée se mêlait à l'ozone des circuits qui grillaient.

— Vous avez été une distraction utile, Thorne, siffla l'homme en blanc. Mais une distraction reste remplaçable.

Une seconde détonation, plus proche cette fois, fit vibrer les dalles de béton. Le lustre bascula. Thorne ne réfléchit pas. C'était une question de millisecondes, de physiologie et de chance. Il inclina la tête sur le côté au moment précis où il sentit la tension monter dans l'index de son ravisseur.

Le coup partit. Une déflagration assourdissante dans l'espace clos. La balle effleura l'oreille de Thorne, brisant une console derrière lui dans une gerbe d'étincelles.

Thorne pivota. Un coup de coude ascendant dans le plexus. L'air quitta les poumons de l'homme en blanc. Thorne saisit le poignet armé, le tordit avec la brutalité d'un homme qui n'a plus rien à perdre. L'os craqua. Le pistolet tomba sur le sol jonché de

rapports de production.

Thorne ne finit pas le travail. Pas encore. La priorité était ailleurs.

Il se jeta sur le terminal principal. Ses doigts volèrent sur le clavier mécanique. Les premières banques de données informatisées du Royaume de la Poudre, un labyrinthe de fichiers chiffrés sous DOS, défilaient. Dans la jungle, cette technologie était un anachronisme brutal.

— On y est, murmura Thorne.

Il inséra une petite unité de transmission satellite artisanale — un prototype de chez Vance — dans le port série.

3°12'44"N, 73°45'12"W.

Le curseur clignota. *Transmission en cours.*

Dehors, le fracas de la jungle avait changé de ton. Ce n'était plus le cri des singes hurleurs, mais le vrombissement de turbines. L'humidité poisseuse, à 98 %, rendait l'air presque solide, chargé d'une odeur de kérosène et de terre retournée.

Thorne se précipita vers la fenêtre blindée. En bas, sur la piste de terre battue arrachée à la forêt vierge, l'enfer s'était invité à la fête.

À cinq kilomètres de là, dans le ventre d'un transporteur de troupes non immatriculé volant à basse altitude sous le radar, le commandant Elias "Ghost" Vance ajusta son casque. Ses hommes n'étaient pas des soldats réguliers. C'étaient des dénis plausibles en uniforme. Des ombres payées par des fonds occultes pour nettoyer ce que la

diplomatie ne pouvait pas toucher.

— Signal reçu, annonça l'opérateur radio. Coordonnées confirmées. Thorne a réussi.

Vance regarda sa montre. Une Breitling cabossée.

— On a vingt minutes avant que le premier cargo ne décolle pour Rotterdam. Si cette pureté de 99 % touche le port, le marché européen s'effondre en une semaine. On engage. Pas de quartier.

Les portes latérales du héron de fer s'ouvrirent. L'air chaud et saturé de pluie s'engouffra dans la cabine.

L'évasion de Thorne fut un sprint à travers un cauchemar logistique. Il dévala les escaliers de service, évitant les gardes paniqués qui couraient vers l'armurerie. La forteresse de l'homme en blanc était une merveille d'ingénierie dissimulée sous des canopées de teck : des laboratoires de chimie de pointe, des salles de pressage hydraulique, et ces rangées infinies de briques blanches, marquées du sceau du Royaume.

Une voiture piégée — sans doute l'œuvre de la "concurrence" mystérieuse — explosa à l'entrée principale, pulvérisant un pick-up Toyota et projetant des débris de métal brûlant dans les arbres.

Thorne sortit par une bouche d'aération. La boue tropicale s'accrocha immédiatement à ses bottes. Le contraste était saisissant : derrière lui, des serveurs informatiques climatisés ; devant lui, une brutalité primitive.

Soudain, le ciel se déchira.

Ce n'étaient pas les drones noirs. C'étaient les fusées éclairantes de la force d'intervention. Une lumière magnésium crue inonda la vallée, révélant les hangars de stockage.

Les hélicoptères de Vance surgirent de la brume comme des prédateurs préhistoriques. Les mitrailleuses lourdes commencèrent leur sermon. Le son était rythmique, une percussion de mort qui hachait la tôle et le bois.

— Thorne ! À terre ! hurla une voix dans sa radio.

Il se jeta derrière un fût de kérosène vide. Une rafale de balles traçantes passa là où sa tête se trouvait une seconde plus tôt. Un groupe de mercenaires du cartel tentait de riposter avec des lance-roquettes obsolètes.

Le complexe devint un brasier. Les réservoirs d'éther et d'acétone, utilisés pour le raffinage, s'enflammèrent, créant des boules de feu bleutées qui montaient plus haut que les arbres séculaires.

Thorne vit alors le cargo. Un Antonov massif, moteurs déjà hurlants, au bout de la piste. La cargaison massive. Des tonnes de poudre destinées à l'Europe.

— Vance ! Le cargo ! Ils vont tenter de décoller malgré le feu !

— Reçu, Thorne. On s'en occupe. Sortez de la zone d'impact !

Thorne commença à courir vers la lisière de la jungle, mais un mouvement dans son dos le fit se figer. L'homme en blanc était là, debout sur le balcon de la salle de contrôle, une silhouette immaculée au milieu des flammes et de la suie. Il tenait un détonateur à la main.

Il ne regardait pas Thorne. Il regardait ses laboratoires, son œuvre, son royaume s'effondrer. Un sourire étrange, presque paisible, étira ses lèvres.

— Vous ne comprenez pas, Thorne, cria l'homme en blanc pour couvrir le bruit des rotors. On n'arrête pas un marché. On change juste de fournisseur.

Il pressa le bouton.

Thorne s'attendait à une explosion sous ses pieds. Elle vint de la montagne.

Un pan entier de la falaise dominant le complexe s'effondra dans un grondement tellurique. Ce n'était pas un accident. Des charges de démolition avaient été placées là des mois auparavant. Un protocole de "terre brûlée".

Des tonnes de roche et de terre ensevelirent les hangars, le cargo, et la moitié de la piste en quelques secondes. Le nuage de poussière étouffa les incendies, remplaçant l'odeur du kérosène par celle de la pierre broyée et de la mort sèche.

Thorne fut projeté au sol par l'onde de choc. Ses oreilles sifflaient. Lorsqu'il réussit à se redresser, la forteresse avait disparu. Le Royaume de la Poudre n'était plus qu'un tumulus de gravats sous la pluie tropicale qui recommençait à tomber, lourde et indifférente.

Il chercha Vance du regard. Les hélicoptères tournaient au-dessus du désastre, leurs projecteurs fouillant les décombres.

Son unité de transmission bipa. Un nouveau message s'afficha sur l'écran LCD miniature. Ce n'était pas Vance. Ce n'était pas l'homme en blanc.

****« MERCI POUR LE NETTOYAGE. L'OFFRE EST DÉSORMAIS CENTRALISÉE. BIENVENUE DANS LA PHASE 2. »****

Thorne sentit un froid plus glaçant que l'humidité de la jungle. Les drones noirs. La faille informatique. L'assaut de Vance n'avait été que l'instrument d'un acteur bien plus puissant qui venait d'éliminer la concurrence tout en utilisant les forces spéciales pour effacer les traces.

Il leva les yeux. Au loin, au-dessus de la canopée, un seul drone noir, silencieux, l'observait avant de disparaître dans les nuages.

Thorne n'était pas le libérateur. Il venait d'ouvrir la porte à quelque chose de bien pire.

Soudain, le sol trembla à nouveau. Pas une explosion. Un moteur. Sous les décombres de la montagne, un bruit de turbine sourd et puissant s'éleva. Une trappe blindée, dissimulée sous un faux rocher à un kilomètre de la base principale, glissa.

Un petit jet privé, peint en noir mat, s'élança sur une piste de secours que personne n'avait repérée.

L'homme en blanc n'était pas mort. Et il n'était pas seul à bord.

Thorne ramassa son arme, les yeux fixés sur l'appareil qui s'élevait dans le ciel orageux. Le combat pour le Royaume ne faisait que commencer.

[À SUIVRE]

Chapitre 11

Le Climax : Duel au Sommet

****CHAPITRE : LE CLIMAX – DUEL AU SOMMET****

L'obscurité sur la mer des Caraïbes n'est jamais totale. Elle est une nappe d'encre grasse, agitée par une houle de fond qui semble respirer comme un fauve à l'affût. À trente milles des côtes, dans les eaux internationales, le droit n'est qu'une abstraction. La seule loi qui prévaut est celle du déplacement d'eau et du calibre.

Thorne était agrippé à l'échelle de coupée de l'*Aethelgard*. Un yacht de soixante mètres, profilé comme une lame de rasoir, battant pavillon libérien.

L'odeur le frappa en premier. Un mélange écœurant de kérosène mal brûlé — le jet noir était parqué sur le pont arrière, ses turbines encore chaudes — et de café brûlé s'échappant des cuisines du pont inférieur. Cette odeur, il l'avait connue à Bogota, après l'explosion de la voiture piégée devant le palais de justice. C'était l'odeur du chaos civilisé.

Il se hissa sur le pont en teck. Ses bottes de combat, trempées d'eau salée, ne firent aucun bruit.

L'humidité tropicale lui collait à la peau comme une seconde chemise, poisseuse, électrique. Au loin, vers l'ouest, des éclairs silencieux déchiraient l'horizon. L'orage arrivait.

Thorne vérifia son arme. Un Sig Sauer P226. Quinze cartouches dans le chargeur, une dans la chambre. Il ne comptait pas en utiliser plus d'une.

L'intérieur du yacht était une insulte à la misère de la jungle qu'il venait de quitter. Ici, le sang et la poudre étaient remplacés par le marbre de Carrare et les boiseries en acajou. Mais sous le luxe, le bourdonnement était différent. Un sifflement constant, presque imperceptible.

Le bruit des banques de données.

Thorne s'enfonça dans les coursives. Il passa devant une porte entrouverte. À l'intérieur, des serveurs primitifs, des unités massives qui occupaient tout l'espace, clignotaient de diodes ambrées. C'était le cœur du Royaume. Des fichiers informatisés, les premiers du genre, compilant les noms de chaque sénateur, chaque général, chaque juge acheté par la poudre. La corruption numérisée.

C'était l'arme absolue. Plus mortelle que le kilo de cocaïne pure, plus dévastatrice que le C4.

Il atteignit le salon panoramique.

L'Homme en Blanc était là. Dos à lui.

Il tenait une tasse de porcelaine fine. Il regardait l'écume blanche rejetée par les stabilisateurs du navire. Son costume était impeccable, d'un blanc chirurgical, contrastant avec la silhouette massive de Thorne, couverte de boue séchée et de sang coagulé.

— Vous avez mis du temps, Thorne, dit l'homme sans se retourner. Le café est froid. Mais le système, lui, est en train de chauffer.

Thorne ne répondit pas. Il leva son arme, alignant les organes de visée sur la base du crâne de l'homme.

— Tournez-vous, ordonna Thorne. Sa voix était un râle de gravier.

Le Magnat s'exécuta avec une lenteur calculée. Son visage était lisse, presque juvénile, malgré ses soixante ans. Ses yeux étaient deux fentes d'acier froid. Il ne regardait pas l'arme. Il regardait l'homme derrière.

— Vous avez l'air épuisé, Thorne. La jungle ne vous réussit plus. Ou peut-être est-ce la conscience ? Ce poids inutile qui vous ralentit.

— C'est fini, dit Thorne. Les forces spéciales ont repris la base. Vance est mort.

Le Magnat sourit. Un sourire qui ne touchait pas ses yeux.

— Vance n'était qu'un concierge. Ce yacht contient la liste. Dans dix minutes, ces données seront transmises par satellite à trois serveurs miroirs en Suisse, aux Bermudes et à Macao. À partir de cet instant, je ne serai plus un trafiquant. Je serai l'actionnaire principal de la démocratie occidentale.

Thorne fit un pas en avant. L'odeur du café brûlé devint plus forte, mêlée à celle de l'ozone.

— Pas si vous êtes mort.

— Si je meurs, Thorne, le protocole « Main morte » s'active. Les preuves de votre implication dans l'affaire de l'ambassade de 84 seront envoyées au procureur général. Vous ne serez pas un héros. Vous serez le bouc émissaire d'un scandale d'État. La justice que vous servez vous broiera pour se protéger.

Thorne sentit le doigt glisser sur la détente. Le métal était froid. L'humidité faisait perler de la sueur dans ses yeux.

C'était le dilemme de sa vie.

S'il pressait la détente, il éliminait le cancer, mais il se condamnait à l'opprobre et laissait le système s'effondrer dans un chaos sanglant. S'il l'arrêtait, s'il tentait la voie légale, les avocats du Magnat, payés avec l'argent de la mort, le feraient libérer avant que le navire ne touche le quai. La justice était une machine lente et rouillée. Le Magnat était l'huile qui empêchait les engrenages de mordre.

— Vous n'êtes pas un tueur, Thorne. Vous êtes un fonctionnaire qui a eu une mauvaise journée, persifla l'Homme en Blanc en posant sa tasse. Posez ce jouet. Rejoignez-moi. J'ai besoin d'un chef de sécurité qui sait ce que signifie vraiment le mot « sacrifice ».

Thorne repensa à la jungle. Au bruit des turbines sous la montagne. À la trahison. À l'odeur du kérosène.

— La justice n'est pas une procédure, murmura Thorne. C'est un équilibre.

Il raffermi sa prise. Le Magnat vit quelque chose changer dans le regard de Thorne. Une lueur de certitude absolue. Le genre de certitude que l'on ne trouve que chez les hommes qui n'ont plus rien à perdre.

— Attendez ! s'écria le Magnat, sa voix perdant de sa superbe. Je peux vous donner les noms de ceux qui ont ordonné l'attentat de Bogota. Vos propres supérieurs, Thorne !

Thorne ne cilla pas.

— Je les connais déjà.

Le coup partit.

Un claquement sec, assourdi par le bruit des moteurs. Une détonation unique qui sembla suspendre le temps. Le corps de l'Homme en Blanc fut projeté en arrière, heurtant la baie vitrée qui se fissura en une toile d'araignée complexe. Son sang, d'un rouge trop vif, macula le cuir blanc des fauteuils.

Thorne resta immobile, l'arme fumante.

Le silence qui suivit fut plus assourdissant que l'explosion d'une mine. Il s'approcha du cadavre. Le Magnat avait les yeux ouverts, fixant un point invisible au plafond. Thorne rangea son arme.

Il se dirigea vers le terminal informatique. Les diodes clignotaient furieusement.

TRANSMISSION EN COURS : 84%... 85%...

Ses doigts survolèrent le clavier. Il ne chercha pas à arrêter le transfert. Il chercha le fichier racine. "Projet Monarch".

Soudain, une alarme stridente déchira l'air. Pas une alerte d'intrusion. Une alerte radar.

Thorne leva les yeux vers l'écran de navigation. Un point rouge clignotait, venant du nord-est à une vitesse supersonique. Ce n'était pas la DEA. Ce n'était pas la police locale.

C'était un missile.

Le drone noir qu'il avait vu dans la jungle n'était pas là pour observer. Il marquait la

cible.

Ceux qui employaient le Magnat — ceux qui étaient plus puissants que lui — ne voulaient pas que les données parviennent en Suisse. Ils ne voulaient pas de procès. Ils ne voulaient même pas que le corps de leur associé soit retrouvé.

L'élimination totale des traces.

Thorne se précipita vers la baie vitrée brisée. Il regarda l'horizon. Une lueur d'un blanc aveuglant filait sur l'eau, rasant les vagues.

— Les enfoirés, souffla-t-il.

Il n'avait pas le temps de gagner les canots. Il n'avait pas le temps de pirater le système.

Il jeta un dernier regard au Magnat mort. Ce dernier souriait encore, d'un rictus figé. Il avait gagné d'une certaine manière. Il emportait ses secrets dans les abysses.

Thorne prit son élan et traversa le verre brisé. Il plongea dans le vide, alors que la nuit se transformait en plein jour.

Le missile frappa la coque de l'*Aethelgard* à l'endroit précis où se trouvaient les réservoirs de kérosène du jet.

L'onde de choc le frappa en plein vol, le projetant comme une poupée de chiffon vers la surface de l'eau. Avant de perdre connaissance sous l'impact glacé de la mer, Thorne vit une chose qu'il n'aurait pas dû voir.

Dans la lumière de l'explosion, à quelques centaines de mètres, un autre navire attendait. Un navire militaire, sans marquage, récupérant une nacelle de données qui

venait d'être éjectée automatiquement du yacht juste avant l'impact.

Le Royaume ne mourait pas. Il changeait simplement de mains.

Le noir l'envahit.

****[À SUIVRE]****

Chapitre 12

Le Twist Final : Le Maître des Marionnettes

L'eau n'était pas une surface. C'était un mur de béton liquide.

Thorne reprit conscience dans un râle, recrachant un mélange de sel, de bile et de kérosène. Ses poumons brûlaient. Chaque inspiration était une lame de rasoir labourant sa trachée. Autour de lui, le monde n'était qu'une soupe moite de gris et de vert.

L'humidité tropicale. Poisseuse. Épaisse comme une couverture mouillée.

Il ne savait pas combien de temps il avait dérivé. Son corps était échoué sur une bande de sable noir, quelque part sur la côte du Darién. À quelques kilomètres de là, une colonne de fumée noire s'élevait encore au-dessus de l'océan, marquant la tombe de l'*Aethelgard*.

Thorne se redressa. Ses côtes crièrent. Il ignora la douleur. Il avait une image gravée sur la rétine, plus persistante que la brûlure du soleil : ce navire militaire gris, sans pavillon, récupérant la nacelle de données. Un navire de la Marine américaine. Une classe *Cyclone*, modifiée pour les opérations furtives.

Il savait à qui appartenait ce bateau. Il refusait simplement de l'admettre.

Trente-six heures plus tard. San José, Costa Rica.

L'odeur du café brûlé flottait dans l'air saturé d'électricité. Un orage grondait sur la jungle, mais la chaleur ne tombait pas. Dans ce quartier délabré, les voitures piégées étaient une monnaie d'échange courante entre les cartels et la police locale. Une détonation sourde retentit à trois blocs de là. Thorne ne sursauta même pas.

Il poussa la porte d'un "Internet Café" avant l'heure : une arrière-boutique remplie de terminaux IBM et de serveurs DEC VAX qui vrombissaient dans la chaleur étouffante. Des ventilateurs poussifs brassaient un air chargé de poussière et de tabac froid.

C'était ici que le futur rencontrait la brutalité primitive du Royaume de la Poudre.

Thorne s'installa devant un écran phosphorescent. Vert sur noir. Le curseur clignotait, tel un pouls mécanique. Ses doigts, bandés avec du ruban adhésif médical, frappèrent le clavier avec une précision de métronome.

Il entra ses codes d'accès de l'Agence. *Accès refusé.*

Il essaya ses codes de secours. *Utilisateur inconnu.*

On l'avait effacé. Thorne n'existait plus. Pour le gouvernement, il était un débris de plus au fond de l'Atlantique.

— Tu cherches des fantômes, l'ami ?

Une silhouette émergea de l'ombre, derrière les racks de serveurs. C'était Aris, un ancien transfuge de la NSA qui vivait dans la paranoïa et le silicium. Il tenait une tasse en fer blanc. L'odeur du kérosène — provenant du générateur de secours qui tournait dans la cour — se mélangeait à celle de son café noir, amer comme la défaite.

— Je cherche le propriétaire de la nacelle, répondit Thorne, la voix éraillée.

— Tu ne veux pas savoir.

— Aris. Ouvre les accès.

Le hacker soupira et tapa une séquence complexe. Le réseau *Echelon* était encore une rumeur pour le public, mais pour eux, c'était une aire de jeux.

— La nacelle a été récupérée par l'USS *Nightstalker*. Un navire sous juridiction directe du Pentagone, mais détaché pour une "Unité de Liaison Spéciale".

— Quelle unité ?

— La tienne, Thorne.

L'écran changea de couleur. Des colonnes de chiffres défilèrent. Des transferts de fonds. Des millions de dollars. Provenance : Medellin, Cali, Bahamas. Destination : Comptes numérotés au Panama et à Zurich.

Thorne sentit un froid polaire l'envahir malgré les 35 degrés ambiants. Il lut les noms de code. *Opération Orchid. Opération Condor II. Opération Papercut.*

Toutes ces opérations avaient un point commun : elles n'avaient jamais été présentées devant un comité parlementaire. Elles n'existaient pas officiellement. C'étaient des "opérations noires" — assassinats, déstabilisations de régimes, coups d'État — destinées à maintenir l'hégémonie de l'ombre.

Et elles étaient financées par la cocaïne.

— Le Magnat ne gérait pas le réseau, murmura Thorne. Il n'était que le logisticien. Le comptable.

— Exact, dit Aris en fixant l'écran avec une fascination morbide. Le Royaume de la Poudre n'est pas une organisation criminelle. C'est un budget annexe. Une caisse noire pour la démocratie.

Thorne fit défiler les autorisations finales. Chaque transfert de fonds, chaque ordre

d'exécution, chaque "accident" mortel portait la même signature numérique cryptée.

Alpha-One-Vance.

Vance. Le Directeur de l'Agence. L'homme qui l'avait recruté. Celui qui lui avait appris que la morale était un luxe que les nations ne pouvaient pas se payer.

Un fracas de verre brisé retentit dans la rue. Une autre explosion. Plus proche. Le sol trembla. Les serveurs vacillèrent.

Thorne se leva, le visage de marbre. Tout s'éclairait. Le Magnat devait mourir non pas parce qu'il était un criminel, mais parce qu'il était devenu trop gourmand. Il voulait racheter sa liberté avec des données que Vance ne pouvait laisser circuler. Thorne n'avait pas été envoyé pour faire justice. Il avait été envoyé pour faire le ménage.

Le missile qui avait frappé l'*Aethelgard* ne visait pas le Magnat. Il visait Thorne.

— Ils arrivent, dit Aris d'une voix atone, les yeux fixés sur un moniteur de surveillance montrant des ombres en treillis tactique sortir d'un van noir.

Thorne sortit son Beretta. Il vérifia le chargeur. Un clic métallique, sec, définitif.

— Vance utilise l'argent de la drogue pour financer ses propres guerres privées, dit Thorne pour lui-même. Il a transformé l'Agence en le plus grand cartel du monde.

— Et maintenant que tu sais, tu fais quoi ? demanda Aris.

Thorne regarda les banques de données. Des milliers de vies détruites, de la jungle colombienne aux rues de New York, tout cela pour alimenter une machine de guerre invisible.

— Je vais débrancher la machine.

Il s'approcha du serveur central et inséra une disquette système. Ses doigts volèrent. Il ne copiait pas les données. Il les diffusait. Pas à la presse — Vance contrôlait les journaux. Pas au gouvernement — Vance était le gouvernement.

Il les envoyait aux cartels rivaux. Aux banques de données russes. Aux services secrets français. Il jetait le secret le mieux gardé de Washington dans la fosse aux lions du chaos mondial.

— C'est un suicide, souffla Aris.

— Non. C'est une purge.

Le terminal afficha : ****TRANSMISSION : 85%****.

À l'extérieur, des grenades flash explosèrent. La porte d'entrée de la boutique vola en éclats. La fumée envahit la pièce, se mélangeant à la buée de la chaleur tropicale.

Thorne se posta derrière un pilier en béton. Il sentit l'adrénaline saturer son sang. Il n'était plus un agent. Il n'était plus un pion. Il était le bug dans le système.

Le terminal bipa.

****TRANSMISSION : 100%. DESTINATAIRES MULTIPLES CONFIRMÉS.****

À cet instant, son téléphone satellite, posé sur le bureau, se mit à vibrer. Un appel crypté. Thorne décrocha, le doigt sur la détente de son arme.

— Thorne, dit une voix calme, posée, presque paternelle. C'est Vance.

Thorne ne répondit pas. Il écoutait le bruit des bottes tactiques sur le plancher de bois

à l'entrée.

— Tu penses être le héros de cette histoire, reprit la voix de Vance à travers le grésillement de la ligne. Mais regarde autour de toi. Le monde a besoin de cette poudre. Elle finance la paix que les politiciens sont trop lâches pour assurer. Sans cet argent, les réseaux d'espionnage s'effondrent. Les dictateurs gagnent. Nous sommes le mal nécessaire, Thorne.

— Vous n'êtes que des trafiquants avec des drapeaux sur vos bureaux, répondit Thorne.

— Peut-être. Mais nous sommes les seuls à avoir les clés du Royaume. Pose ton arme. On peut encore arranger ça. J'ai une place pour toi au sommet.

Thorne regarda la disquette vide. Il regarda le reflet de son propre visage fatigué dans l'écran vert.

— Le Royaume vient de tomber, Vance. J'ai ouvert les portes. Les loups sont déjà en route.

Il y eut un silence à l'autre bout du fil. Un silence lourd, chargé du poids de la fin d'un empire.

— Alors tu mourras avec les ruines, dit Vance avant de raccrocher.

Une silhouette noire apparut dans l'embrasement de la porte, le canon d'un MP5 pointé vers la poitrine de Thorne. Thorne ne cilla pas. Il pressa la détente. Le coup de feu résonna, couvrant le fracas de l'orage qui éclatait enfin sur la jungle.

Mais alors que l'agent tombait, Thorne vit quelque chose qui le fit glacer le sang. Sur le poignet de l'assaillant, sous la manche du treillis, brillait un tatouage qu'il

connaissait bien.

Ce n'était pas un commando de l'Agence.

C'était l'emblème des Gardes Prétoriens du Magnat.

Le Magnat n'était pas mort dans l'explosion.

Le noir l'envahit à nouveau, mais cette fois, ce n'était pas l'eau. C'était la certitude qu'il n'était qu'au premier cercle de l'enfer.

[À SUIVRE]

FIN

Merci d'avoir lu "Le Royaume de la Poudre"

Une œuvre écrite par Studio Thriller

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)